LIBRARY OF CONGRESS.

CHAP. BX4629

SHELF. .S3A9

UNITED STATES OF AMERICA.

9—167

20

# SAINT-DENIS

## SA BASILIQUE

ET

## SON MONASTÈRE

PAR

Mme Fcie D'AYZAC

DIGNITAIRE HONORAIRE DE LA MAISON IMPÉRIALE
NAPOLÉON DE SAINT-DENIS

SAINT-DENIS

TYPOGRAPHIE DE A. MOULIN
rue de Paris, 17

1867

# SAINT-DENIS

## SA BASILIQUE ET SON MONASTÈRE

SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE A. MOULIN.

# SAINT-DENIS

## SA BASILIQUE

ET

# SON MONASTÈRE

PAR

Mme Fcie D'AYZAC

DIGNITAIRE HONORAIRE DE LA MAISON IMPÉRIALE
NAPOLÉON DE SAINT-DENIS

SAINT-DENIS

TYPOGRAPHIE DE A. MOULIN
rue de Paris, 17

—

1867

BX4629
.S3A9

LIBRARY OF CONGRESS
CITY OF WASHINGTON

# AUX VISITEURS

## DE LA BASILIQUE.

Dans notre travail sur l'abbaye de Saint-Denis, paru en 1860, nous avons laissé de côté tout détail sur sa Basilique ; nous pensions que M. Violet-le-Duc ou M. le baron de Guilhermy devait publier sur ce monument un travail complet. Nous nous sommes donc effacée devant des droits aussi acquis, et c'était justice. En effet, qui comprend mieux et qui nous fera mieux comprendre les magnificences passées de la Basilique de Saint-Denis, que le maître qui doit lui rendre sa majestueuse ordonnance, et qui, nous assure-t-on, a déjà fait revivre dans les parties qu'il a touchées les splendeurs

architecturales et les caractères authentiques de son passé ? Et qui saura mieux les décrire, que l'historien aussi consciencieux qu'élégant de *Saint-Denis, ses tombeaux et ses monuments avant le* XIX^e^ *siècle ?*

Mais considérant aujourd'hui l'état d'inachèvement des travaux de restauration de la Basilique, le placement non terminé de ses monuments funéraires, la démolition et la réédification projetées de sa façade et de ses clochers, et l'ajournement de la reconstitution totale de son pavage, nous avons voulu satisfaire à la juste curiosité des visiteurs de la Basilique de Saint-Denis. Nous venons surtout au devant des étrangers arrivés de loin, qui ne recommenceront pas ce voyage ou qui ne le renouvelleront que dans bien longtemps. C'est pour eux surtout que nous esquissons cette notice abrégée, qui leur donnera une intelligence suffisante de la Basilique et une connaissance sommaire de son histoire jusqu'au jour où celle-ci se déroulera plus complète dans un travail plus étendu.

Visiteurs qu'attirent ici les grands souvenirs

du passé, le culte du beau et du grandiose, ou la noble soif de connaître, nous nous faisons donc votre *cicerone*, avec vous nous remonterons au berceau et aux origines de cette belle Basilique : nous arrêterons nos regards et sur ce qu'elle est aujourd'hui et sur ses splendeurs éclipsées, puisque, après tout, son état actuel d'inachèvement est chose transitoire et accidentelle, et que ce monument, nous assure-t-on, va revivre dans peu d'années avec sa physionomie d'autrefois. Nous vous donnerons d'abord l'histoire de la construction et des réédifications de la Basilique, et de la célèbre abbaye dont les habitants en étaient les gardiens de droit, et nous jetterons ensuite un coup d'œil sur l'aspect et sur l'état présent de l'une et de l'autre.

# PREMIÈRE PARTIE.

## NOTICE HISTORIQUE SUR LA BASILIQUE ET SUR L'ABBAYE.

---

## CHAPITRE PREMIER.

### DES QUATRE PREMIÈRES CONSTRUCTIONS SUR LE TOMBEAU DE SAINT DENIS.

Catulle. — Sainte Geneviève. — Basilique de Dagobert. — Fondation de l'abbaye. — Le cloître et la basilique fortifiés. — L'église de l'abbé Fulrad.

Ce fut vers l'an 250 de J.-C.[1], pendant la persécution allumée sous l'empereur Dèce, au temps du pontificat de saint Fabien, que saint Denis, le premier et le principal apôtre des Gaules, et les compagnons de ses courses évangéliques, saint Rustique et saint Éleuthère, versèrent leur sang

[1] Peu de dates ont été plus controversées que celle du martyre de saint Denis. Nous suivons ici l'opinion des savants Bénédictins et du bréviaire de Paris.

pour la foi. On sait que leur martyre eut lieu sur les rochers et au point le plus élevé du mont dédié au dieu Mars, appelé depuis cette exécution Mont des Martyrs ou Montmartre (*Mons martyrum*). On sait aussi qu'après sa décollation le corps du saint évêque prit entre ses mains sa tête sanglante, et qu'il la porta à la distance de six milles, à travers les forêts qui couvraient la plaine, jusqu'à la *Villa* de Catulle. C'était une femme païenne qui avait été l'hôtesse des saints apôtres dès leur arrivée à Lutèce. Elle inhuma dans sa villa les dépouilles des trois martyrs, se fit chrétienne et éleva sur leurs cendres un oratoire de bois, bientôt célèbre dans les Gaules, et but d'une grande affluence de pèlerins. Un bourg se forma peu à peu autour du tombeau vénéré; on l'appela *Catulliacum* (Chateuil), plus tard *Franciacum*, et enfin Saint-Denis en France.

Au début du cinquième siècle, l'oratoire de Saint-Denis était l'un des sanctuaires les plus renommés de la Gaule, et sainte Geneviève ne manquait jamais de s'y rendre à pied en pèlerinage une nuit de chaque semaine. L'oratoire, croulant alors, gênait par son exiguité la dévo-

tion des pèlerins. On ne pouvait le reconstruire, l'or manquant, et surtout la chaux, plus rare dans ce canton que l'or même. Sainte Geneviève, par ses prières, obtint du ciel la découverte, réputée miraculeuse, d'un four à chaux. Cinq ans après, l'oratoire de Chateuil était remplacé par une église bâtie en pierre. Ce fut la première reconstruction du sanctuaire de Saint-Denis, et le second lieu de prières élevé sur sa sépulture (an 496).

Dans la période agitée qui suivit la mort de sainte Geneviève, l'église de Chateuil eut à subir le contre-coup des débats sanglants des fils et des petits-fils de Clovis. Tantôt fermée, tantôt rouverte, elle fut pendant tout ce siècle livrée alternativement à la désertion la plus absolue, ou gardée et desservie temporairement par des clercs ou des Religieux. Cela explique l'abandon où elle se trouvait lorsque Dagobert songea à la reconstruire.

Ce fut avant son avénement, et en l'an 580, que l'église de Saint-Denis s'ouvrit pour la première fois à des funérailles princières et fut, en quelque sorte et par cela seul, inaugurée

nécropole des rois de France. La marche funèbre des générations de ces princes fut ouverte dans son enceinte par le berceau de Dagobert, enfant âgé de quatre mois, et fils de Chilpéric et de Frédégonde. Sa tombe fut ruinée au IXe siècle, pendant les incursions normandes, avec celle du prince Landegisel, frère de la reine Nanthilde, sans qu'il en reste aucune trace. Les mêmes ténèbres enveloppent les sépulcres des rois de nos deux premières dynasties, et la basilique de Saint-Denis, dépositaire de la plupart, n'a pu rendre compte de ces tombeaux, tant les révolutions et les ans ont roulé leurs ondes dans son enceinte [1].

Nous voudrions vous raconter maintenant, ô lecteur ami des légendes, celles qui ont présidé à la construction et à la dédicace du troisième édifice élevé sur le tombeau des martyrs ; elles remontent au temps de l'adolescence de Dago-

[1] Tous les rois de la dynastie capétienne ont été inhumés dans la basilique de Saint-Denis, à l'exception de trois seulement : Philippe Ier, inhumé dans l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire dont il était le fondateur ; Louis VII, dans celle de Barbeaux, près Melun, qu'il avait également fondée ; et Louis XI, sous les voûtes de Notre-Dame de Cléry, dans l'Orléanais.

bert, premier du nom, successeur de Clotaire II, et si diversement célèbre dans nos annales. Nous nous bornerons à vous dire qu'à la suite d'un songe extraordinaire du jeune prince, et d'un secours miraculeux qu'il obtint des trois saints martyrs, il fit le serment d'élever sur leur sépulture un sanctuaire plus digne de l'honorer. L'église nouvelle qu'il construisit en effet plus tard, et qu'il érigea en basilique par une charte spéciale, réunit une profusion de richesses à défaut des splendeurs architecturales d'un art encore dans l'enfance : le talent célèbre de saint Éloi, consommé dans les travaux de ciselure et d'orfévrerie, concourut à la décorer, et, comme l'église de Notre-Dame d'Einsiedlen en Suisse et celle de Notre-Dame-des-Vaux en Poitou, elle fut consacrée, dit-on, de la propre main du Sauveur des hommes (an 623) [1].

C'est alors que fut construite et fondée, pour honorer les saints Martyrs et pour servir de sauvegarde à ce qu'on nomma leurs trésors,

[1] Voir, pour les détails des légendes, notre ouvrage prêt à paraître sous ce titre, *Dans le passé*, à la librairie Casterman.

l'abbaye célèbre de Saint-Denis attenante au saint édifice. Le roi appela des célèbres monastères de Saint-Martin de Tours et de Saint-Maurice d'Agaune, en Valais, une colonie de leurs Religieux, qui vinrent, en 636, inaugurer dans l'abbaye la régularité claustrale, la psalmodie perpétuelle et la règle de saint Benoît. Saint Martin et saint Maurice furent ainsi, dès l'origine, constitués, après saint Denis, patrons et protecteurs de la basilique et du monastère.

A la quinzième année du règne de Clovis II, fils et successeur du roi Dagobert, se rattache la fameuse charte de saint Landry, évêque de Paris, qui affranchissait, dit-on, l'abbaye de Saint-Denis du joug de l'autorité diocésaine, et la plaçait uniquement sous l'immédiation du Pape (an 653) [1].

Remarquons aussi, en passant, que, pendant les discordes sanglantes des derniers mérovingiens, les sciences fleurissaient déjà dans l'abbaye de Saint-Denis ainsi que la calligraphie, la

[1] Cette charte est controversée. Sa preuve la moins contestable est sans doute l'indépendance où le monastère se tint jusqu'au XVIe siècle à l'égard de l'évêque diocésain.

peinture sur parchemin et l'orfévrerie en métaux et en pierreries. En 731, Sigobert, l'un de ses reclus, était envoyé à Rome par Charles-Martel comme négociateur auprès du Saint-Siége : en 814, un autre reclus, appelé Dongal, excellait dans l'astronomie et la controverse, et l'école de chant religieux ouverte dans le monastère était renommée dans toute l'Europe.

A la Basilique de Dagobert, succéda celle dont l'abbé Fulrad fut le constructeur. On sait ce que fut cet homme célèbre sous les règnes de Pepin et de Charlemagne. Longtemps entraîné par les négociations politiques en Lombardie, à Rome et en Allemagne, mais fixé enfin dans son abbaye par la lassitude et les ans, il s'y occupa de la reconstruction de la Basilique. Celle-ci gagna en splendeur et en étendue, mais il fallut beaucoup abattre; une partie des anciennes murailles fut cependant conservée en mémoire de la consécration miraculeuse que la tradition attribuait au Sauveur des hommes. La nouvelle Basilique fut dédiée solennellement en présence de l'empereur Charlemagne, le jour de la fête de saint

Mathias, 24 février 775. Ainsi eut lieu sa troisième reconstruction. Il ne reste de ces travaux que quelques fragments de murailles incorporées à celles de l'avant-nef et de l'abside, quelques longues et raides statues carliennes, longtemps perdues dans l'ombre de la crypte, et les huit piliers de soutènement du caveau royal. Nous en indiquons les sculptures dans notre description de la Basilique.

A l'ère brillante du grand Fulrad succéda un âge troublé. En 868, après les incursions normandes qui avaient dévasté l'Abbaye et la Basilique, Charles le Chauve fit entourer l'une et l'autre d'une double enceinte en pierre et en bois. Ce fut alors qu'elles reçurent ces remparts crénelés qui déjà protégeaient beaucoup de monastères en France. Une troisième enceinte en bois embrassa en outre une partie de ce qui compose aujourd'hui la ville : c'est ce qui est souvent appelé dans les chartes *Castellum sancti Dyonisii.*

Dans la période écoulée, l'abbaye avait vu surgir dans ses murs un palais pour l'empereur Charlemagne (793-806) : les travaux du *scripto-*

*rium*[1] y avaient fleuri sous les abbés Valton et Hilduin : Louis le Débonnaire était venu déposer puis reprendre les insignes impériaux dans la basilique, et Régnier, chef des dévastateurs normands, s'y était rendu en personne pour y prononcer des engagements illusoires.

[1] Salle où travaillaient les savants, les copistes et les Religieux appliqués aux enluminures.

## CHAPITRE II.

### PREMIÈRE PÉRIODE DES ABBÉS COMMENDATAIRES DANS L'ABBAYE, ET CINQUIÈME BATIMENT CONSTRUIT SUR LE TOMBEAU DES MARTYRS.

Les commendes. — Réforme de saint Odilon. — L'abbé Suger. — Classement des tombeaux des Rois sous le règne de saint Louis. — *Studium* et *Scriptorium*. — L'infirmerie de l'abbé Gilles de Pontoise. — Fortification de la Basilique et du monastère. — Abbés guerriers. — Palais abbatiaux. — Les cours d'eau.

L'avénement de l'abbé Louis Ier, réputé issu du comte Roricon et de la princesse Rotrude, fille de l'empereur Charlemagne, ouvre, en 842, une nouvelle période dans l'abbaye. Elle compte successivement après lui sept autres abbés non résidants et commendataires, tous princes, prélats ou guerriers, parmi lesquels trois rois de France, et son histoire accidentée offre des

tableaux variés : le roi Robert dans l'abbaye, la maison qu'il s'y fait construire, le chant religieux que plus que jamais il y fait fleurir, la grande réforme de saint Odilon[1] et les naufrages d'Abélard : enfin la croisade prêchée par un Religieux, Herloyn, aux seigneurs et aux populations fidèles de la Bretagne, puis leur départ pour l'Orient, où la foi leur montrait des palmes et le bonheur de vénérer les lieux les plus saints de la terre. C'est ainsi que nous arrivons à l'âge brillant de Suger, le cinquième et l'un des plus célèbres reconstructeurs de la Basilique.

C'est en 1137 qu'il mit ce projet à exécution avec l'énergie et l'ardeur qu'il apportait à toute œuvre utile. De tous les points de l'Europe accoururent à son appel les ouvriers les plus éminents et les plus habiles artistes, tailleurs de pierre, charpentiers, ymaigiers, fondeurs de vi-

[1] On compte sept réformes dans l'abbaye de Saint-Denis : la première, sous Clovis II, en 653; la seconde, par Hilduin, en 831; la troisième, sous Hugues-Capet, par saint Odilon de Cluny, en 994; la quatrième, par l'abbé Suger, en 1127; les autres en 1191 et 1246, et la réforme de saint Maur, en 1633.

tres et orfèvres. L'agrandissement de tout l'édifice, un chevet où neuf chapelles se découpèrent, le commencement d'un transsept dont les quatre tours angulaires sont restées inachevées ; une triple nef, un portail percé de trois baies splendidement ornementées : l'élévation, derrière l'autel du chevet, d'un haut mausolée où furent déposées les châsses des saints Martyrs jusqu'alors laissées dans la crypte ; partout des verrières historiées; l'or, l'argent et les pierreries étincelant de tous côtés sur des œuvres d'art magnifiques : tels sont les travaux de Suger dans la basilique de Saint-Denis. Il réédifia aussi la principale porte de l'abbaye, la flanqua de deux grosses tours et rebâtit somptueusement la plupart de ses édifices.

Sous l'abbé Eudes de Clément, contemporain de saint Louis, l'abbaye de Saint-Denis atteignit à l'apogée de son importance et de sa richesse. Les arts y fleurirent avec un éclat qui ne fut jamais surpassé. La prolongation des bras du transsept de la Basilique, la voûte de son collatéral septentrional, le merveilleux exhaussement de la lanterne du chevet, la construction

des chapelles de saint Hippolyte et de la sainte Trinité sont dûs à cet homme éminent [1]. La basilique dut plus tard au célèbre abbé Mathieu de Vendôme, troisième successeur d'Eudes de Clément, les six travées voisines de la tribune de l'orgue, les premiers travaux des trois chapelles de saint Louis, de saint Pantaléon et de saint Martin dans le collatéral septentrional, la reconstruction en pierre de la haute flèche du nord, la construction d'un jubé splendide par le célèbre Eudes de Montreuil, et l'ameublement de plusieurs nouvelles verrières.

Après l'exécution de tant de travaux qui rendirent la basilique de Saint-Denis l'un des monuments les plus imposants qui fussent en France, saint Louis couronna cette œuvre en faisant rechercher les cendres de tous les rois

[1] La chapelle de la Sainte-Trinité a été aussi appelée *Chapelle du Saint-Ladre*, à cause de la tradition légendaire du pauvre lépreux Pérégrin, qu'on disait y avoir été témoin de la consécration miraculeuse de l'édifice. On y vénérait aussi le *Trou du Lépreux*, ouverture circulaire par laquelle on disait qu'il s'était introduit secrètement, et de nuit, dans la Basilique. On pourra voir cette légende dans notre petit volume intitulé *Dans le passé*, prêt à paraître à la librairie Casterman.

ses prédécesseurs et des reines qui avaient été inhumés dans la Basilique. Mais les diverses reconstructions ayant mutilé ou anéanti beaucoup d'entre ces sépultures, et la trace de beaucoup d'autres étant perdue, il fit remplacer les monuments qui manquaient par des tombes et des cénotaphes nouveaux, afin de compléter la suite des sépultures royales. C'est de cette restauration que datent les lits funéraires en marbre noir sur lesquels des statues de marbre blanc reposent ou sont couchées, et dont les accessoires en ornements et en statuettes sont blancs. C'est alors seulement aussi, que les statues tombales de Saint-Denis, à partir de l'âge qui avait précédé immédiatement Louis IX, ont été sculptées à la ressemblance des personnages qu'elles représentent.

Saint Louis fit enfin disposer au côté nord les monuments de la dynastie carlovingienne, et au côté méridional ceux de la dynastie capétienne. Les violateurs de ces tombeaux, en 1794, ont achevé d'anéantir les dépouilles qu'ils renfermaient et celles qui leur avaient été successivement confiées depuis saint Louis : et, à l'excep-

tion de quelques cercueils reçus par ses caveaux funèbres dans le cours du siècle actuel, la Basilique d'aujourd'hui ne possède plus que des cénotaphes.

Pendant que ces dispositions perfectionnaient à l'intérieur la physionomie de la Basilique, l'abbé Mathieu relevait dans le monastère tout ce qui menaçait ruine. Aidé du célèbre Eudes de Montreuil, du lathomier maître Maurice, et des maîtres Robert et Clément, il lui donna plus d'étendue et le dota de cette splendeur architectonique dont il restait en 1700 de si magnifiques débris. Selon les probabilités, c'est aussi Mathieu de Vendôme qui fit tailler dans la pierre, autour des quatre tourelles placées à la base des deux hauts pignons du transsept de la Basilique, trente-deux statues personnifiant les péchés sous des figures d'animaux et sous des figures humaines plus ou moins transformées en bêtes, selon la coutume du temps [1].

Parmi les travaux remarquables exécutés sous

[1] Voir notre *Mémoire sur trente-deux statues emblématiques reconnues sur les tourelles de la basilique de Saint-Denis.*

les successeurs de Mathieu de Vendôme dans l'abbaye, nous mentionnerons seulement la construction d'un *studium*, ou salle des travaux intellectuels annexée à l'infirmerie par l'abbé Renaud de Giffard. Gilles de Pontoise, son successeur, prélat ami de la science, fit construire une nouvelle infirmerie dans les jardins à l'orient, et aussi, sur le bord du Crould, un édifice où il réunit une librairie ou bibliothèque, un vaste *scriptorium* couvert de peintures murales où il installa les savants, les enlumineurs et les copistes, une chapelle sous le vocable de sainte Catherine, et enfin un *mortuaire*, ou lavoir pour les décédés. Les assises de l'édifice qui réunissait ces attributions subsistent encore ainsi qu'un reste de sa crypte, perdus dans les murailles exhaussées et badigeonnées de ce qu'on appelle l'*infirmerie des élèves* dans la maison impériale de Saint-Denis. Le parc, alors comme aujourd'hui, enveloppait ces édifices dans la paix du même silence et du même recueillement.

Guy de Monceaux (1363-1398), l'un des prélats les plus savants et des hommes les plus remarquables qui aient gouverné le monastère,

en meubla la bibliothèque d'un nombre considérable de livres qu'il fit transcrire tout exprès. Il fit achever dans le collatéral nord de la Basilique les chapelles de saint Louis, de saint Pantaléon et de saint Martin, y construisit, près du portail, celle de sainte Marie-Madelaine, et renouvela par trois fois les ouvrages défensifs qui munissaient le monastère et l'abbatiale. Le couronnement crénelé qui surmonte la façade de cette dernière et embrasse la base de ses deux tours, appartient sans doute à cet âge ou aux fortifications commencées par l'abbé Robert de Fontenai en 1358.

L'époque des règnes de Charles VI et de Charles VII compta dans le monastère de Saint-Denis d'habiles négociateurs et même des hommes de guerre. L'abbé Philippe de Villette y subit trois fois la prison pour la cause de Charles VI, et disparut dans le massacre des Armagnacs en 1418. Dans le cours du siége de Meaux, et pendant celui de Compiègne par les Anglais [1], quatre chefs de grande valeur se montrèrent sur les remparts

[1] 1421-1430.

en costume demi-religieux et demi-guerrier, rallièrent les habitants, se mirent à la tête d'une partie de la défense et contribuèrent par leur intrépidité à la longue résistance de la première, et à la conservation de la seconde de ces villes. C'étaient quatre bénédictins de l'abbaye de Saint-Denis, dont l'un, Philippe de Gamaches, occupa peu d'années après le siége abbatial de ce monastère.

Les années suivantes virent le recul de la chapelle des Charles dans la *petite bibliothèque*, attenante à la galerie nord du cloître : la construction, dans l'enceinte même de la clôture, du palais abbatial d'Alby par l'abbé Jean II, cardinal, autrefois évêque de cette ville ; la rénovation par l'abbé cardinal Jean III de l'une des galeries ogivales du cloître, et la construction, par son successeur, de la *nouvelle* chapelle de saint Louis [1] au flanc méridional du chevet de la basilique. Dans cette même période, un autre abbé, Eymard de Gouffier, laissa après lui

[1] Différente de la chapelle de Saint-Louis commencée au flanc du collatéral septentrional de la nef par l'abbé Mathieu de Vendôme, et achevée par Guy de Monceaux.

un bienfait durable, l'établissement et la ramification d'abondants cours d'eau dans l'intérieur de l'Abbaye, désolée jusqu'à ce moment par la sécheresse, et dans la ville, où ce secours ranima l'industrie éteinte et le commerce anéanti.

## CHAPITRE III.

### SECONDE PÉRIODE DES ABBÉS COMMENDATAIRES DANS L'ABBAYE.

Rétablissement des commendes. — Réforme de saint Maur. — Démolition de l'abbaye. — Construction de l'édifice actuel. — Expulsion et sécularisation des Bénédictins. — Nouvelles attributions de la basilique et du cloître.

Le rétablissement des commendes dans l'abbaye, au début du XVI^e siècle, plaça successivement dans la chaire abbatiale du monastère neuf princes de l'Église, dont le cardinal de Retz fut le dernier. Pendant cette période de plus d'un siècle, les deux palais abbatiaux de Bourbon et de Lorraine furent successivement élevés par les cardinaux de ces noms dans l'enceinte de la clôture, le premier sur une partie

de l'emplacement actuel de la cour d'honneur, le second au-dessus du premier étage des infirmeries de l'abbé Gilles de Pontoise.

La réforme de Saint-Maur établie en 1633 dans le monastère, où elle ranima trop tardivement la régularité et le goût des lettres ; les maux de la guerre civile qui amenèrent dans l'abbaye l'occupation alternative de ses locaux par le parti prépondérant, pendant les guerres de religion et pendant la Fronde ; le report de la mense abbatiale de Saint-Denis sur celle de la maison de Saint-Cyr, et enfin la suppression du titre et de la dignité de l'abbé prononcée par Louis XIV, en 1691, telles sont les principales vicissitudes de l'abbaye pendant le XVII^e siècle. Elle fut depuis ce moment gouvernée par des prieurs triennaux, et compta trente-sept de ces priorats.

Pendant cette période suprême, la démolition générale des bâtiments de l'abbaye, commencée en 1701, et leur reconstruction en style moderne sur les plans de Robert de Cotte, marquèrent pour le monastère, de la façon la plus tranchée, la transition d'un siècle à l'autre, le

renversement du passé, et l'inauguration d'une ère dont la dégénération de l'architecture chrétienne ne fut pas un des caractères les moins saillants. Du reste, il faut le reconnaître, les guerres et la vétusté avaient miné cet édifice, tout y chancelait, tout croulait. Il y avait déjà bien longtemps que les Religieux appelaient la rénovation de leurs édifices; à peine les premiers pans de murs renversés, les jeunes profès se précipitèrent sur le théâtre des travaux et en doublèrent le progrès par leur concours infatigable. Comme aux temps primitifs de l'ordre, ceux-ci creusaient les fondations, ceux-là sciaient les blocs de pierre ou tiraient et apportaient l'eau, ne suspendant ces exercices qu'à l'appel de la cloche qui les ralliait dans la Basilique. Les *anciens* les encourageaient de leurs applaudissements et de leur présence. Ce sont en partie ces pieuses, ces savantes mains, qui ont élevé l'aile du sud. L'achèvement de l'édifice, y compris tous ses accessoires, n'eut lieu qu'en 1786, sept ans seulement avant l'époque où les maîtres de ces demeures subirent l'exil et la mort.

L'année 1789 fut l'époque des premiers effets des passions populaires dans la ville de Saint-Denis. Le 8 octobre, le chapitre se réunit sous des impressions douloureuses. Le décret qu'un pénible devoir contraignait le grand-prieur Dom Verneuil à lui lire abolissait les vœux faits en religion, supprimait les communautés, en sécularisait les membres et en confisquait les biens. Ce ne fut néanmoins que deux ans plus tard, le 14 septembre 1791, que les Religieux quittèrent leur cloître. La génération monastique dont ces hommes pieux et savants avaient fait partie clot celle des Bénédictins qui s'étaient succédé depuis onze siècles dans les retraites recueillies d'où elle se vit arracher.

Un mois après, un décret émané de l'autorité déclarait que la ville de Saint-Denis s'appellerait désormais *Denis-Franciade*.

Le 6 août 1794, commença dans la Basilique la violation et la spoliation des tombes royales. Ce sacrilége sans exemple se prolongea plus de deux mois. Pour arriver jusqu'au Trésor et pour violer ces grands sépulcres, il avait fallu en disperser les gardiens. Avertis avant l'attentat,

deux d'entre les Religieux expulsés, Dom Germain Poirrier et Dom Puthod de la Maison-Rouge assistèrent à l'œuvre impie, malgré les menaces et l'opposition des dévastateurs; ils en suivirent tous les actes avec une calme énergie et en dressèrent le journal. C'est à eux qu'est due la relation circonstanciée de l'ouverture et de la profanation de ces grands sépulcres; on ne les vit s'en éloigner qu'après l'enfouissement des cendres des princes de la maison de Valois dans une fosse creusée sous les fondations même de leur chapelle funéraire, démolie depuis soixante-quinze ans déjà, et des princes de toutes les autres dynasties de nos rois dans une autre fosse voisine [1].

Dans le cours de cette année désastreuse, la Basilique qui avait vu tant de pompes resplendissantes, tant de levées de l'oriflamme, tant de couronnement de nos reines et tant d'obsèques de nos rois, vit substituer dans ses murs « les fêtes décadaires aux cérémonies chrétiennes;

[1] Au temps de la Restauration, en janvier 1815, ces cendres ont été restituées à un caveau particulier dans la crypte de la Basilique.

tour à tour temple de la Raison, dépôt d'artillerie, théâtre de saltimbanques, magasin de fourrages, » dépouillée de ses monuments, de ses vitraux et de sa toiture, elle fut pendant quelques jours un marché public : ensuite elle recéla des moulins à bras pendant qu'on en établissait aussi dans l'intérieur de l'abbaye, devenue le siége du club révolutionnaire et des administrateurs du *district*. L'année 1795 balaya enfin ces envahisseurs, et les bâtiments monastiques furent transformés en hôpital militaire pour les armées républicaines. Cette attribution temporaire dura quinze ans. Dans cette longue période, on vit les milices terrestres envahir le camp dévasté des saintes milices de Dieu. Les vies les plus aventureuses vinrent temporairement faire halte au cœur intime des retraites qui avaient abrité les plus immobiles et les plus muettes des existences; et peut-être plus d'un soldat, blessé au pied des Pyramides, y déroula, dans des récits pleins de verve et d'animation, les tableaux alors insolites des bivouacs français au Caire, à Rosette ou aux bords du Nil, au lieu même où le Religieux, bercé dans les écrits

des Pères, parcourait la nuit, dans ses rêves, les solitudes de Nitrie et le grand désert de Scété.

Ainsi finit le XVIII^e siècle pour l'abbaye de Saint-Denis. Parmi les Bénédictins, presque tous vieillards, ainsi chassés de leur demeure, vingt avaient porté les honneurs et le fardeau des hautes charges, et indépendamment de ceux-là, vingt autres étaient des savants. Comme des oiseaux chassés de leurs nids, et qui viennent, tout éperdus, voltiger autour de leurs arbres, ils s'arrêtèrent dans la ville, étonnés et presque étourdis de leur situation présente. Restait-il, d'ailleurs, à proximité, un toit et des foyers à tous? Revêtus du petit costume ecclésiastique, leurs cheveux croissants poudrés et frisés, et portant le bonnet carré des prêtres vivant dans le siècle, on les vit assister à la messe les jours de fête et les dimanches dans cette belle Basilique où ils avaient été les maîtres, dont les rares magnificences et le recueillement céleste avaient compté parmi leurs joies, et dont leur présence et leur angélique tenue avaient été une des pompes. Plusieurs ne survécurent que peu d'an-

nées à leur sécularisation, et la trace des plus eunes ne tarda pas à disparaître dans les labyrinthes divers où s'éparpillèrent leurs voies : mais sans doute les splendeurs de la Basilique et leur sérénité de vie, durant leur courte claustration, furent pour eux comme une vision pacifique qui avait rayonné dans leur âme, et que rien n'en dut effacer. L'un des candidats sécularisés, passant par Paris, il y a peu d'années, voulut revoir ces chères ombres qui avaient enseveli jadis les jours heureux de sa jeunesse. Il y pénétra, se plut à parcourir ces salles, ces cloîtres et ces galeries, qui, bien que différents d'aspect, avaient à réveiller en lui tant de choses de son passé. Qui était-il? Quel était son nom? Et au sortir de l'abbaye, où se dirigèrent ses pas? Nous l'ignorons. Mais nous savons qu'il visita avec un profond attendrissement ces lieux chers à son souvenir et qu'il n'avait pas cru revoir. En reconnaissant la cellule qu'il avait occupée jadis proche de la bibliothèque, au quartier des hôtes où demeuraient les candidats, il fut soudainement trahi par son émotion contenue, et on

ne sut qu'en cet instant ce qu'il avait été jadis [1].

Peu de mots nous restent à dire sur la Basilique et le monastère. Le 25 mars 1809, par un décret impérial, la Basilique, quelques-unes de ses dépendances immédiates et le bâtiment du *Trésor*, aujourd'hui détruit, étaient adjugés comme résidence au chapitre épiscopal constitué le 20 février 1806, et composé de dix chanoines, tandis que la Légion-d'Honneur était mise en possession des bâtiments monastiques et de l'ancien parc des Bénédictins [2]. L'abbaye était érigée en institut d'éducation pour les filles des officiers légionnaires, désormais placé sous la dépendance de M. le grand chancelier et sous la protection immédiate de la reine de Hollande (S. M. la reine Hortense [3]). La Restauration et

[1] Voir, pour tous les détails notre *Histoire de l'Abbaye de Saint-Denis*, en 2 vol. in-8°, chez M. Bray, éditeur.

[2] En octobre 1816, ce chapitre, recomposé, compta vingt-quatre chanoines, parmi lesquels six dignitaires. Dom Verneuil, dernier prieur des bénédictins de l'abbaye de Saint-Denis, fut nommé gardien des tombeaux. Le chapitre de Saint-Denis a été reconstitué et réorganisé plusieurs fois depuis.

[3] Quinze grands chanceliers et cinq surintendantes ont administré successivement la maison impériale de Saint-Denis jusqu'à ce moment : MM. le comte de Lacépède, sénateur ; le

les divers gouvernements qui se sont succédé depuis se sont tous montrés bienfaisants à cette belle institution. Quatre cents élèves y reçoivent une éducation gratuite. La maison, sous la protection de la Souveraine régnante, est administrée à l'intérieur par une surintendante à la nomination du chef de l'État, et par six dames dignitaires ; et l'enseignement et l'éducation y sont confiés à un nombre déterminé de dames de première et de seconde classe, assistées de novices et de postulantes dont des examens progressifs garantissent les aptitudes. Toutes sont nommées par brevet.

Une décoration en or ou argent émaillé, analogue à celles des chapitres nobles de chanoinesses, et dont le ruban, le diamètre et la

baron de Pradt, archevêque de Malines; le comte de Bruges; le maréchal Mac-Donald, duc de Tarente; le maréchal Moncey, duc de Trévise; le maréchal comte Gérard; le maréchal Oudinot, duc de Reggio; le général baron Subervic; le maréchal comte Molitor; le maréchal Excelmans; le duc d'Ornano; le général Lebrun, duc de Plaisance; le maréchal Pélissier, duc de Malakoff; l'amiral baron Hamelin; M. le comte de Flahaut, et mesdames la baronne du Bouzet; la comtesse du Quengo; la baronne de Bourgoing; la baronne Dannery; la baronne Daumesnil.

matière varient selon les différents grades, distinguent, en vertu d'une ordonnance royale datée de 1816, la surintendante, les dames et les novices de la maison impériale de Saint-Denis.

La basilique de Saint-Denis est aux premiers rangs des monuments historiques et religieux que la France se fait une gloire de conserver. Sa restauration a été confiée en 1805 à M. Legrand, en 1808 à M. Célérier, en 1814 à M. Debrest, et ensuite à M. Duban. Nous avons vu avec bonheur M. Violet-le-Duc accepter, en 1847, cette grande tâche. La splendide restauration de l'église métropolitaine de Notre-Dame est une garantie brillante du succès de celle de Saint-Denis.

# CATALOGUE

## DES ABBÉS DE SAINT-DENIS EN FRANCE.

### ABBÉS NOMMÉS PAR ÉLECTION.

626. Dodon ou Eudes.
632. Chunauld.
643. Aygulphe.
647. Wandebercht.
678. Charderic.
690. Chaino.
710. Dalfin.
712. Chillard.
717. Turnoald.
718. Hugues Ier.
723. Berthoald.
726. Godobald.
748. Amalbert.
750. Fulrad.
784. Maginaire.
793. Fardulfe.
806. Walton.
814. Hilduin.

### ABBÉS SÉCULIERS OU COMMENDATAIRES.

(1re Période.)

842. Louis Ier.
868. Charles le Chauve, empereur.
877. Goslin Ier, évêque de Paris.

887. Ebles.
892. Eudes Ier, roi de France.
903. Robert Ier, comte de Paris.
922. Hugues II, le Grand.
956. Hugues III, Capet.

## ABBÉS NOMMÉS PAR ÉLECTION.

968. Goslin II.
... Gérard.
980. Robert II.
994. (Saint Odilon, réformateur).
998. Vivien.
1049. Hugues IV.
1067. Raynier.
1071. Guillaume Ier.
1091. Yves Ier.
1111. Adam.
1122. Suger.
1152. Eudes II, de Deuil.
1167. Eudes III, de Taverny.
1169. Yves II.
1172. Guillaume II, de Gap.
1180. Hugues V, de Foucauld.
1197. Hugues VI, de Milan.
1204. Henri Ier, Troon.
1221. Pierre Ier, d'Auteuil.
1228. Eudes IV, de Clément.
1246. Guillaume III, Macorris.
1254. Henri II, Mallet.
1258. Mathieu de Vendôme.
1286. Renaud de Giffard.
1304. Gilles Ier, de Pontoise.
1326. Guy Ier de Châtres.

1343. Gilles II, Rigaud.
1351. Gauthier II, de Pontoise.
1354. Robert III, de Fontenay.
1363. Guy II, de Monceaux.
1396. Philippe Ier, de Villette.
1418. Jean Ier de Bourbon.
1431. Guillaume IV, Farréchal.
1442. Philippe II, de Gamaches.
1464. Jean II, Geoffroy, évêque et cardinal.
1474. Jean III, de Villiers, évêque et cardinal.
1499. Antoine de La Haye.
1505. Pierre II de Gouffier.
1517. Eymard de Gouffier.

ABBÉS COMMENDATAIRES (2e PÉRIODE).

1529. Louis II de Bourbon, cardinal.
1557. Charles II, cardinal de Lorraine.
1574. Louis III de Lorraine, cardinal de Guise.
1589. Charles III, cardinal de Vendôme, puis, de Bourbon.
1594. Louis IV de Lorraine, cardinal de Guise.
1622. Henri III de Lorraine.
1633. **Réforme de saint Maur.**
1642. Armand de Bourbon, prince de Conti.
1654. Jules Mazarin, cardinal.
1662. Paul de Gondy, cardinal de Retz.
1691. **Suppression de la dignité abbatiale.**

PRIEURS SELON LA RÉFORME DE SAINT MAUR.

..... Dom Charles Le Bouyer.
1693. Julien Raguideau.
1696. Pierre Arnould de Loo.
1699. Pierre Arnould de Loo.
1702. Mathieu Gilbert.

1075. Charles Petey de L'Hostellerie.
1708. Pierre Arnould de Loo.
1711. Denis de Sainte-Marthe.
1714. Robert Marchand.
1717. Denis de Sainte-Marthe.
1720. François Anseaume.
1723. Pierre Richer.
1726. Pierre Richer.
1729. Pierre du Biez.
1733. Pierre du Biez.
1736. Joseph Castel.
1739. Joseph Castel.
1741. Pierre du Biez.
1741. Joseph Avril.
1742. Joseph Avril.
4745. Pierre du Biez.
1748. Pierre Boucher.
1754. Jacques-Nicolas Chrestien.
1754. Jacques-Nicolas Chrestien.
. . . . . .
1760. Pierre Boucher.
1763. Jacques-Nicolas Chrestien.
1766. Joseph Delrue.
1767. René Gillot.
1770. Jacques-Nicolas Chrestien.
1773. Pierre-François Boudier.
1775. André de Malaret.
1778. Dom Bourdin.
1781. P. François Boudier.
1784. Dom Bourdin.
1788. André de Malaret.
1791. Dom Verneuil.
1792. Sécularisation de la communauté.

# DEUXIÈME PARTIE.

## DESCRIPTION DE LA BASILIQUE.

---

## CHAPITRE PREMIER.

### L'ASPECT. — L'ENSEMBLE. — LA FAÇADE.

A deux lieues au nord de Paris, dans une partie de la plaine qui fut jadis un marais, s'élève la Basilique de Saint-Denis, l'une des plus belles qui soient en France. La physionomie générale de l'édifice offre tous les traits distinctifs particuliers au moyen âge, le tracé de la croix latine, l'orientation générale, l'inflexion de l'axe du chœur, les neuf chapelles primitives rayonnant autour du chevet et faisant ainsi allusion à la sainte couronne d'épines, les bras de la croisée du transsept déployés au sud et au nord. La porte de l'extrémité sud de cette dernière

s'ouvre dans les bâtiments monastiques (aujourd'hui la maison impériale de Saint-Denis) : celle de l'extrémité nord débouche dans l'ancien cimetière des attachés du monastère, dit aujourd'hui *Cour des Valois*, à cause de la chapelle sépulcrale bâtie dans cet emplacement par Catherine de Médicis pour Henri II, son époux, pour les princes de sa famille et pour elle-même [1].

Ce qui frappe le plus quand on arrive au pied de la basilique de Saint-Denis, c'est la muraille lisse et crénelée encaissée entre ses deux tours campanaires, et qui lui donne un caractère mixte moitié ecclésiastique et moitié guerrier; en haut c'est une forteresse construite au XIVe siècle, en bas c'est une antique église qui étale à vos yeux son portail percé de trois baies profondes et byzantines, toutes tapissées de statues. L'accès, du reste, en est ouvert, les fossés et le pont-levis qui le défendaient ont disparu depuis longtemps. La tour du nord, en ce moment dé-

[1] La Basilique de Saint-Denis a dans œuvre 390 pieds de long, 100 de large et 80 de hauteur sous voûte. Sa croisée a de développement 124 pieds d'une porte à l'autre, dans œuvre, sur 36 pieds de largeur.

rasée, mais en projet de prochaine reconstruction, contenait les quatre cloches renommées qu'on appelait *les Mazarines*, et sa flèche, ornée de huit clochetons en pierre supportés par des colonnettes, rachetait par son élégance la nudité de la façade. La tour du sud, ou bas clocher, qui possédait deux gros bourdons, devait supporter une flèche égale en hauteur à celle de la tour du nord : elle n'a jamais été achevée.

Arrêtons-nous encore un peu pour considérer ce pignon aigu découpé d'une grande rose et surmonté de la statue bénissante de saint Denis, et plus bas, l'ancienne façade construite par l'abbé Suger ; l'appareil guerrier qui la masque a été élevé sous le règne de Charles V ou de Charles VI, époque de l'invasion anglaise. Quelques pas à droite et à gauche nous permettraient d'apercevoir deux pignons de même structure découpés de deux grandes roses ; ils couronnent les extrémités de la croisée du transsept, et supportent, comme celui-ci, sur un acrotère octogone, l'un la statue de saint Rustique, l'autre celle du diacre saint Eleuthère.

## CHAPITRE II.

### PORTAIL DE L'OUEST.

Baie centrale. — Les vantaux. — Pilier symbolique. — Parabole des dix vierges. — Tympan et voussure. — Thèmes du jugement dernier et des vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse.

Accédons ensemble au portail. Il remonte au temps de Suger, et est composé de trois baies : l'une, à gauche du spectateur, est percée sous la tour du nord, l'autre au milieu de la façade, la troisième, à droite, sous la tour du midi (bas clocher). Fixons nos regards sur la baie centrale. Les vantaux que nous y voyons appartiennent à l'une des dernières restaurations. Ceux que Suger y avait mis étaient couverts de plaques d'or et offraient en relief dans des ron-

deaux ou encadrements circulaires, les principaux épisodes de la passion, de la résurrection et de l'ascension du Sauveur. On voyait au centre de l'un d'entre eux Suger prosterné aux pieds de J.-C., assis à table avec les pèlerins d'Emmaüs. Abîmés par l'incendie que les huguenots allumèrent en 1652 sur le seuil de la Basilique dans l'espoir d'en forcer l'entrée, ces vantaux furent refondus en 1663, selon la volonté exprimée dans le testament du cardinal Mazarin. Coulés en bronze, revêtus des armes de ce prélat et couverts d'une ornementation vermiculée, ils n'existèrent pas deux siècles : les dévastateurs de 1793 les jetèrent dans le creuset pour en faire de la monnaie.

Ce ne sont ni les huguenots, ni des mains révolutionnaires qui ont fait disparaître de cette baie le trumeau richement sculpté qui en divisait les deux issues et qui supportait la statue colossale de Saint-Denis. Les Religieux eux-mêmes ordonnèrent en 1718 cette suppression regrettable pour livrer passage au dais de la procession de la Fête-Dieu, et firent aussi enlever les trente-deux grandes statues distribuées dans les ren-

trants [1]. C'est peut-être aussi à la même époque que furent supprimées deux des figures de femmes en demi-relief et maintenant frustes que nous voyons échelonnées sur les pieds-droits de cette porte. Elles sont du temps de Suger et constituent l'un des thèmes favoris de l'art chrétien au moyen âge, la parabole des cinq vierges sages, emblèmes des cinq sens de l'homme soumis aux préceptes de l'Évangile, et des cinq vierges insensées, figure des mêmes cinq sens révoltés contre le saint joug. L'*ymaigier* a échelonné à la gauche du spectateur (côté droit par rapport au crucifix de la Basilique et aux *ystoires* du portail) les cinq vierges sages reconnaissables à leur contenance modeste, à leur long voile et à leurs lampes droites et allumées : il a placé au côté opposé les cinq vierges folles drapées avec recherche, les cheveux lisses et nattés, laissant tomber ou traîner leur voile et tenant leurs

[1] Six de ces statues étaient adossées aux rentrants de la baie percée dans le grand clocher, huit à ceux de la baie centrale, six dans celle du bas clocher, six dans chacun des deux portails du transsept. L'architecte Robert de Cotte, reconstructeur des bâtiments claustraux, accomplit, par l'ordre des Religieux, ces mutilations déplorables.

lampes vides et renversées. Parmi les premières, la Vierge par excellence foule aux pieds un monstre qui tient du lion, du dragon, de l'aspic et du basilic, et qui, selon la prophétie de la Genèse, se retourne et cherche à la mordre au talon [1]. Dans le cordon des vierges folles on voit, par opposition, un hippocentaure au galop ; figure de l'emportement des passions mauvaises, il enlève et balance, en ricanant, au dessus de sa tête une de ces vierges imprévoyantes. A l'extrémité supérieure de ce cordon de réprouvées, une autre vient de secouer avec désespoir l'anneau ou frappoir attaché à la porte close du palais de l'époux céleste et s'affaisse sur elle-même : elle entend en effet ces mots redoutables : *Neecio vos* [2].

Levons les yeux vers la voussure ; le thème du jugement dernier s'y déploie avec une grande recherche de mise en scène. La figure la plus ap-

[1] Tu marcheras sur l'aspic et le basilic : tu fouleras sous tes pieds le lion et le dragon (*Ps.* xc, 13). — Elle t'écrasera la tête, et tu te retourneras pour la mordre insidieusement au talon. (*Genes.*, III, 15.)

[2] *Matth.*, xxv, 11 et 12.

parente est celle du juge suprême, placé au centre du tympan et assisté de quatre anges tenant les instruments accessoires de la passion. Par une inspiration heureuse puisée dans les pages évangéliques, l'artiste a donné pour trône à sa figure gigantesque une gloire découpée à son sommet en forme de croix [1]. Le fils de Dieu est en pleine séance de jugement ; il a les deux bras étendus : on lit sur le lambel déroulé que tient sa main droite : « *Venite, benedicti Patris mei :* » sur celui que tient sa main gauche : « *Ite, maledicti, in ignem æternum.* » Au dessous et sur douze trônes, siége le sénat des apôtres. A leur tête et immédiatement à la droite de J.-C., la sainte Vierge, reconnaissable à la chaussure de ses pieds, intercède en faveur des hommes [2]. L'objet qu'elle présente à son fils, si fruste qu'on ne peut le déterminer, est peut-être

[1] Alors on verra apparaître dans les cieux le signe du Fils de l'Homme, et toutes les tribus de la terre élèveront leur voix en pleurant. (*Matth.*, XXIV, 30.)

[2] La nudité des pieds des apôtres est une des traditions artistiques de l'art chrétien au moyen âge. Jésus-Christ leur dit dans l'Évangile, et non sans figure : « ... *Misi vos sine sacculo, et pera et calceamentis...* » (Luc, XXII, 35.)

l'un des premiers vêtements dont elle l'enveloppa dans la crèche. Aux extrémités de la zone où les apôtres sont assis, un ange tient le glaive de la justice divine, un autre, l'olifant qui vient de réveiller les morts. La résurrection de ceux-ci s'opère sur le linteau. « *In momento... in ictu oculi...* » Voilà les sépulcres ouverts ; les ressuscités s'en élancent, dépouillés de leur suaire, les uns saisissant dans leurs bras, les autres emportant leur pierre tombale ; un seul, revêtu du costume bénédictin, reste immobile, agenouillé, plein d'une expression suppliante. C'est l'abbé Suger, l'ordonnateur de ce portail, le reconstructeur de la Basilique. Depuis sept siècles, toujours implorant, toujours prosterné, il met en action ce distique, qu'il composa et qu'on lisait sur ce linteau avant la dévastation de ce sanctuaire :

*Suscipe vota tui, Judex districte, Sugeri,*
*Inter oves proprias fac me clementer haberi.*

Les deux groupes des élus et des réprouvés occupent à l'intrados, dans la voussure, c'est-à-dire dans le cordon d'archivolte le plus rappro-

ché du tympan, la droite et la gauche d'une autre statue du Fils de l'homme, montré sur les flots de la mer cristalline décrite dans l'Apocalypse [1]. Sa gauche repousse, sa droite bénit. A la base du cordon des élus, voyez cet édicule étroit; il figure le purgatoire; son ouverture resserrée laisse apercevoir dans son intérieur la figure matérialisée d'une âme encore captive, tandis que de son faîte des anges s'envolent emportant au ciel des âmes joyeuses et délivrées.

Le groupe de la réprobation est sculpté au côté opposé : des démons s'arrachent les uns aux autres et torturent les réprouvés; une de ces âmes perdues, les mains fortement garottées, conjure le Sauveur avec désespoir, mais est repoussée par un ange; une autre, parvenue à grand effort au pied de son trône, en est à la fois repoussée et arrachée par deux autres ministres de sa justice.

Le palais de Dieu rayonne sur toutes ces scènes. Au centre des trois cordons d'archivolte supérieurs on voit d'abord, au point le plus

[1] *In conspectu sedis, mare vitreum simile cristallo.* (Apoc., IV, 6.)

élevé, le Saint-Esprit en colombe, planant sur les flots ainsi qu'au premier jour du monde[1]; au-dessous de lui, une autre personne divine présentant aux regards du spectateur un écusson où est sculpté l'agneau crucifère : au-dessous de ces figures, deux anges thuriféraires encensant la troisième personne divine. Assis et pressés sur la triple ligne des trois cordons, les vingt-quatre vieillards de la prophétie apocalyptique offrent à Dieu les fioles d'or image des prières des justes, et font courir leurs doigts agiles sur les nébels et les cinnors qui accompagnent le chœur céleste[2].

[1] *Spiritus Dei ferebatur super aquas.* (Genes., I, 3.)

[2] *Viginti quatuor seniores : habentes singuli citharas et phialas aureas plenas odoramentorum quæ sunt orationes sanctorum.* (Apoc., V, 8.)

## CHAPITRE III.

### SUITE DU PORTAIL DE L'OUEST.

Baie du sud sous le bas clocher. — Le tympan. — Martyre de saint Denis. — Les pieds-droits. — Travaux des douze mois de l'année.

Cette porte appartient à la reconstruction de l'abbé Suger. Dans le tympan est représenté grossièrement saint Denis, assisté de ses compagnons, célébrant le saint-sacrifice dans la prison Glaucine et recevant la communion de la propre main du Sauveur des hommes. Plus bas, deux exécuteurs semblent impatients : le geôlier attend, debout, les jambes croisées, le coude appuyé sur son bâton, la tête appuyée sur sa main. Derrière eux est Sisinnius assis sur sa chaire curule ; et non loin des exécuteurs, une femme voilée, Lartia, dénonciatrice des

saints Martyrs, semble jouir de son ouvrage. Dans les deux cordons d'archivolte, on voit saint Denis, déjà décollé et tenant sa tête contre sa poitrine, quittant les hauteurs de Montmartre. Ses deux compagnons le suivent et reçoivent ainsi que lui la couronne que fait descendre sur leur tête un personnage céleste. Au plan inférieur, les exécuteurs l'aperçoivent : l'un d'eux le montre du doigt à son compagnon avec un geste de stupeur.

Les travaux des douze mois de l'année sont sculptés le long des pieds-droits dans un style simple et naïf, six à droite et six à gauche. Ceux à droite du spectateur sont, en procédant de bas en haut, les travaux du mois de janvier et des cinq suivants : ceux à gauche sont, en procédant de haut en bas, ceux de juillet et des cinq derniers mois de l'année.

Pour Janvier.... Un Janus à deux têtes, l'une barbue et l'autre imberbe, pousse d'une main, dans la profondeur d'un édicule en forme de tour, l'année expirante représentée par un petit personnage nu; de l'autre il tire d'un édicule semblable l'année nouvelle, personnifiée aussi par un jeune enfant.

Pour Février.... Un homme et une femme assis sur des siéges à haut dossier devant un feu pyramidal. Le premier tisonne : sa femme, près de lui, lit attentivement dans sa Bible.

Pour Mars..... Les travaux agricoles. Un homme bêche la terre : son compagnon ébranche un arbre.

Pour Avril..... Un homme plante des ceps de vigne.

Pour Mai..... Un homme, tenant un bourdon à la main, conduit par la longe ou la bride sa monture toute sellée.

Pour Juin..... Un faucheur s'actionne à l'ouvrage.

Pour Juillet..... Un moissonneur coupe ses blés.

Pour Août..... Un homme bat le blé en grange.

Pour Septembre. Un vendangeur, à califourchon sur un gros tonneau, aide son compagnon à le remplir au moyen d'un vase à deux anses.

Pour Octobre.... Un homme secouant un chêne en abat la glandée devant deux pourceaux.

Pour Novembre. Un homme met un porc au saloir : un autre porc, suspendu à un petit arbre, va subir la même préparation.

Pour Décembre. Un homme pétrit de petits pains à côté d'un four allumé ; un autre l'assiste dans ce travail.

## CHAPITRE IV.

### SUITE DU PORTAIL DE L'OUEST.

Baie du nord ou de Dagobert, sous le haut clocher. — Le tympan. — Les vantaux.

Cette porte était appelée *Porte de Dagobert*, à cause d'une statue colossale longtemps placée près de son seuil. Le bas-relief sculpté dans son tympan était sans doute mutilé et devenu méconnaissable : Il a été refait en 1771 dans un style maladroitement imité de celui du douzième siècle. Il représente Lartia demandant à genoux à Sisinnius le supplice de saint Denis, et les trois martyrs conduits aux rochers de Montmartre et couronnés par le Sauveur. Sculptés dans un âge moderne où les Religieux mêmes de Saint-Denis avaient perdu le goût de l'ornementation bi-

blique, les statues échelonnées dans les deux cordons d'archivolte sont peu caractérisées par leurs attributs, et leurs sujets semblent douteux.

Les deux vantaux de cette porte, coulés en bronze et dorés, furent respectés par l'abbé Suger, et restèrent jusqu'en 1793 tels qu'ils avaient été faits sous le roi Pepin. Ils remplaçaient eux-mêmes ceux que Dagobert avait enlevés à la cathédrale de Poitiers et embarqués pour Saint-Denis : mais un seul arriva à destination, l'autre étant tombé dans la Seine où il demeura ensablé.

Neuf d'entre les signes du zodiaque sont sculptés en demi-relief sur les pieds-droits de cette entrée. Les trois manquants sont le lion, la Vierge et le cancer.

Sans franchir le seuil de la porte, nous nous dirigeons maintenant à gauche afin de faire le tour de la Basilique.

## CHAPITRE V.

### POURTOUR EXTÉRIEUR DE LA BASILIQUE.

Ancien cimetière des séculiers. — Chapelle funéraire des Valois. — Cimetière de la Glacière. — Inhumations des religieux pendant le XVIII^e siècle. — Sépultures profanatrices des cendres arrachées aux tombeaux de la Basilique. — Flanc septentrional de cet édifice. — Ornementation. — Portail de la croisée du transsept (nord). — Le chevet. — Portail mutilé de la croisée du midi. — Aspect général de l'intérieur de la Basilique.

Le flanc septentrional de la Basilique, à partir de la tour du nord (le haut clocher) jusqu'à la croisée du transsept, abrite une terre bénie. Là étaient déjà inhumés, du temps de Suger, c'est-à-dire au XII^e siècle, une population à part composée des prélats de passage dans l'abbaye, des étrangers, des pèlerins et des attachés de tout ordre que la mort frappait dans ses murs : po-

pulation assez nombreuse pour avoir dans l'enceinte même du parc une paroisse spéciale, celle de Saint-Jacques de Vauboulon, et ressortissant dans l'ordre civil de la juridiction du Religieux Grand-Commandeur, qui avait droit de moyenne et de basse justice dans la Basilique et dans la clôture et tenait un état de prince. Une tranchée ouverte autour du haut clocher, il y a peu d'années, a effectivement mis au jour une quantité de squelettes, de toute sorte d'ossements jaunis et rouillés par les siècles, et de cercueils presque entièrement consumés et tous tournés vers l'Orient. Les restes des Bénédictins n'étaient point couchés dans ces tombes : on sait aujourd'hui que les simples Religieux avaient leurs tombeaux sous les voûtes mêmes du cloître : celles de leurs dignitaires étant réunis dans la galerie septentrionale, et celles des abbés et des grands-prieurs dans la Basilique sous les dalles du bras droit de la croisée du transsept et dans le collatéral du même côté.

Tout à l'heure, nous foulerons, en rasant les murs de la Basilique sous les deux dernières fenêtres qui précèdent le portail de la croisée du

transsept, l'étroit emplacement où furent inhumés les noyés, les suicidés, les suppliciés jusqu'au commencement de ce siècle. Le sol sur lequel débouche à deux pas de là ce même portail, est celui sur lequel s'élevait la chapelle funéraire des Valois, édifice détaché, construit en rotonde, et démoli en 1719 parce qu'il menaçait ruine. Il avait donné son nom au terrain qui l'environnait au nord et à l'est et qu'on appelait tantôt *Cimetière* ou *Cour des Valois*, et tantôt *Cimetière de la Glacière*, à cause d'une glacière organisée dans son enceinte par les derniers Bénédictins. Là même furent inhumés, contre la coutume, les Religieux de l'Abbaye entre les années 1701 et 1786, intervalle où l'antique monastère était démoli et où le nouveau s'élevait. C'est dans deux fosses creusées dans le cimetière de la Glacière, au pied de sa muraille sud, que furent jetés pêle-mêle, au mois d'octobre 1793, les restes des rois, des reines, des princes et des princesses de nos trois dynasties royales arrachés à leurs tombeaux et à leurs cercueils, et qui furent rendus sous la Restauration, le 20 janvier 1817, aux caveaux de la Basilique.

Reprenons notre marche, après ce coup d'œil jeté sur ce qui nous entoure. Nous sommes toujours sous le mur septentrional de la Basilique. Ce côté est à l'extérieur la partie la plus brillante de l'édifice. Donnons en passant un regard à sa région aérienne. Remarquons, sans nous arrêter, ces contreforts à double cintre dont les arceaux, vus à distance, semblent se mêler et s'entrecroiser; cette galerie trilobée au-dessus du triforium, ces grandes et hautes fenêtres surmontées de frontons aigus. Quelle main a jeté dans leurs archivoltes cette végétation de pierre, œuvre d'un art si délicat? Sous cette floraison brillante, vit toute une population que votre œil n'y attendait pas : Un jouvenceau et une femme à laquelle la fantaisie de l'artiste a prêté des ailes, vous regardent du haut de ces arêtes et fixent sur vous un œil curieux : des écureuils courent, se cachent, ou bien se poursuivent sur ces arcatures aiguës : des rats craintifs prêtent l'oreille, des grenouilles avancent leur tête, de petits dragons et d'autres bêtes menues se jouent autour des guirlandes de fraisiers et de marguerites qui fleurissent sur ces impostes.

Les deux piédestaux gigantesques qui contre-butent sur ce point l'extrémité de la croisée du transsept, sont deux d'entre les quatre tours laissées inachevees par l'abbé Suger.

Le portail de cette croisée est d'un admirable travail. Voyez les rinceaux déliés qui fleurissent sur ces pieds-droits, son pignon aigu surhaussé couronné de la statue de saint Rustique, ses frises brodées en relief de feuilles de ronce et de pampres, sa rose épanouissant sur un diamètre de trente-sept pieds les magnificences de sa corolle, et donnons aussi un regard aux tourelles inflorescentes placées aux angles de sa base. Les agencements disposés à la naissance de leurs aiguilles vous paraissent, vus à distance, des ornements de fantaisie : on y reconnaît, en s'en approchant par les galeries du grand comble, des statues emblématiques de grandeur presque naturelle : ce sont les personnifications des péchés : la Sirène, l'Hippocentaure, l'Homme-Canard, l'Homme-Lion et palmipède, l'Ane se vautrant dans la vase, l'Homme aux jambes d'Onocentaure, qui presse son pot à boire contre son cœur.

Ce portail, encore si beau, a été pourtant l'un des points les plus dévastés de la Basilique. Trois illustres abbés, Eudes de Clément, Matthieu de Vendôme, Guy de Monceaux, ont attaché leurs nobles noms à cette admirable page de pierre où l'art le plus pur du XIIIe et du XIVe siècle rayonne dans tout son éclat.

Avançons. Nous voici derrière le chevet de la Basilique. L'étage inférieur appartient au temps de l'abbé Suger, et garde aussi, assure-t-on, quelque trace d'une reconstruction accomplie vraisemblablement au XIe siècle. L'étage supérieur offre les élégantes lancettes géminées du XIIe. — Faisons quelques pas en avant. Voici l'extrémité méridionale de la croisée du transsept regardant Montmartre et Paris. Son pignon surhaussé exactement semblable à l'autre et supportant la statue de saint Éleuthère, les deux piédestaux gigantesques de ses tours restées incomplètes [1], sa grande et admirable rose délicatement ciselée, ses tourelles avec leurs statues de péchés, ne peuvent être vues de face que

[1] Ce sont les deux dernières tours de transsept laissées inachevées par l'abbé Suger.

par le spectateur placé dans le cloître ou dans les combles de l'ancien monastère bénédictin [1]. De là seulement, on aperçoit à la naissance de leurs aiguilles la continuation de la série de péchés que nous avons vue tout à l'heure sculptée au côté du nord : le népotisme des prélats ou l'intempérance, montrés dans la statue de la Chienne encapuchonnée qui abrite sa progéniture sous sa poitrine et qui a une queue de dragon : l'Onocentaure à face humaine, coiffé d'un chapeau à la Buridan, la Femme coquette, à la fois sangsue, jument et chèvre, l'Homme barbet, la Religieuse aux griffes de chatte et aux ailes d'oiseau plongeur, et d'autres transformations complètes en animaux. Mais on ne peut voir de ce point la partie inférieure de la croisée, engagée qu'elle est dans la construction déplorable qui fit, en 1718, communiquer la Basilique avec les bâtiments claustraux. Son portail aussi a été horriblement mutilé dans cette prétendue restauration de Robert de Cotte, et un chambranle en pierre d'une architecture sans

[1] Actuellement, la maison impériale de Saint-Denis.

style en a masqué, sans doute après mutilation, l'ornementation sculpturale.

Il faut revenir sur nos pas, regagner la place Pannetière, et pénétrer dans la Basilique par le grand portail de l'ouest.

Entrons maintenant dans la nef, plaçons-nous sous la tribune de l'orgue pour embrasser d'un seul regard l'ensemble de ce beau vaisseau. Quelle hauteur! Quelle étendue! Quelle merveilleuse hardiesse de voûtes! Quelle gracilité de colonnes! Quels flots de lumière versent à cette nef splendide ces trois étages de verrières! Remarquons l'entrelacement des percées des arceaux dans les profondeurs du chevet. Quatre emmarchements transversaux progressivement disposés à distance les uns des autres existaient jadis entre les premières travées de la Basilique et le maître-autel, combinaison ascensionnelle qui, sans fatiguer le regard, agrandissait la perspective et plaçait l'ancien autel des Martyrs dans les airs, ce qui a fait dire à Dom Milet que la Basilique de Saint-Denis était une imitation magnifique de l'église du Mont-Cassin.

On croit généralement reconnaître près des

voûtes des deux premières travées de la nef quelques pans de murs et quelques pleins-cintres antérieurs à la restauration de l'abbé Suger. Les orgues qui ont successivement occupé la tribune qu'elles supportent, ont toujours été renommées. Celles qu'on y entendait en 1626 étaient dues à Carlier de Laon : celles de 1706 étaient l'œuvre de Jean Brocart, celles qu'on y voit aujourd'hui sont de M. Cavaillé-Coll.

## CHAPITRE VI.

### LES PARTIES DE LA BASILIQUE. — LA NEF.

La Basilique a trois divisions transversales : la nef, la croisée du transsept et l'abside.

Jusqu'au XIX^e siècle, le tiers supérieur de la nef et la partie centrale de la croisée étaient occupés par le chœur qui ne dépassait pas en largeur l'avenue de la grande nef, et qui, commançant avec la huitième travée de la Basilique, occupait dans sa longueur cinq travées. Ce chœur était clos dans tout son pourtour et subdivisé en trois parties transversales, par de splendides grilles en fer doré du plus admirable travail, formant un léger agencement de feuillages. C'était l'une des parties de la Basilique les plus peuplées de monuments, et de toute façon les plus remarquables. C'est pourquoi, n'ayant rien

à examiner dans les sept premières travées de la nef qui, aujourd'hui comme autrefois, restent nues et vides, nous commencerons par ce chœur ancien, qui en envahissait la partie restante et comme si sa démarcation existait encore, notre visite dans le domaine de l'actualité et des souvenirs historiques.

## CHAPITRE VII.

### DANS LA NEF. — PREMIÈRE PARTIE DE L'ANCIEN CHŒUR.

La première partie du chœur occupait la huitième, la neuvième, la dixième travée de la nef centrale et les deux tiers de la onzième. Représentons-nous sur son seuil ce que la restauration actuelle n'aurait pu lui restituer : le jubé de l'abbé Suger, œuvre délicate et prodigieuse, revêtue de tables d'ivoire ajourées et ystoriées de personnages et d'agencements d'animaux en cuivre doré : le crucifix du même abbé, œuvre d'art toute d'or et de pierreries, et les statues d'or de la sainte Vierge et de saint Jean l'évangéliste dont le frontispice du chœur était couronné : le *Martyre de Saint-Denis*, bas-relief en pierre de liais appliqué à ce frontispice :

le fauteuil en cuivre doré où le roi Dagobert avait coutume de siéger pour recevoir les prestations de foi et hommage, et l'aigle-pupitre, ravi à la cathédrale de Poitiers par ce même prince et dont la description se trouve partout. Complice des divers pillages qui ont éparpillé ces richesses, la restauration accomplie par les Religieux en 1781 a anéanti les magnifiques boiseries de Jehan Malot, peintes par Jehan de Noyon, qui meublaient ce point de la Basilique depuis le déclin du XIIIe siècle.

Promenons d'ici nos regards sur le point central de la nef. Là, sur la ligne du chevet du tombeau de François Ier, était l'*autel matutinal*, ou autel de la *Trinité*, l'un des quatre autels principaux de la Basilique [1]. Les trois personnes de la sainte Trinité et le martyre de saint Denis ressortaient en bas-reliefs de marbre blanc sur

[1] Les trois autres autels de premier ordre étaient l'autel des Martyrs dans l'abside, l'autel de la Sainte-Vierge à l'extrémité du chevet et le maître-autel. Les Religieux célébraient chaque jour une messe haute sur chacun d'eux. Au moment du couronnement de Marie de Médicis, l'autel matutinal fut enlevé de sa place, transporté au centre de la croisée du transsept et substitué au maître-autel.

le marbre noir de sa masse. Il a fait place en 1610 aux pompes d'un couronnement, laissant seul au milieu du chœur le monument de l'empereur Charles le Chauve, celui de nos rois, après Dagobert, qui aima le plus la Basilique. Mais on ne voit plus aujourd'hui ni cette grande tombe en cuivre qui supportait sa figure en ronde bosse, couchée, encensée par deux anges, et gardée par quatre docteurs de l'Église, ni les sept lampes d'argent qui brûlaient jour et nuit par fondation de l'empereur autour de cette sépulture, et à l'intention des plus chers d'entre ses parents et ses amis.

Restons un instant encore à quelques pas de cette place : c'est dans la onzième travée, c'est-à-dire celle qui suit le point où nous nous trouvons, que la restauration nouvelle a rassemblé comme autrefois les mausolées des rois, des reines, des princes du sang, des abbés de Saint-Denis et des hommes de distinction que nos rois avaient voulu honorer de cette faveur. Nous sommes ici, en effet, au milieu d'une population de tombeaux. Lisons les noms qui s'y inscrivent. Est-ce l'ancienneté de date qui a juxtaposé l'un

à l'autre un peu en avant, vers le collatéral du sud, Clovis II et Charles-Martel? Tout près d'eux, en avant encore, un seul groupe de trois tombeaux réunit la même famille, Philippe le Hardi, Isabelle d'Aragon sa compagne, et leur fils Philippe le Bel.

Si, à la place où nous voici, nous baissons les yeux vers le sol, nous verrons, au pied de ces trois cénotaphes et entre eux et la *Représentation*, jadis permanente, du cercueil du dernier roi décédé, les trois dalles apposées à l'ouverture souterraine du caveau appelé *royal*, ou de la maison des Bourbons.

Tournons maintenant, sans sortir du chœur, nos yeux et nos pas vers le côté nord. Voyez-vous ce preux chevalier étendu sur son cénotaphe dans son armure de combat? C'est Hugues le Grand, qui, du point isolé où il est, un peu en arrière des autres, semble surveiller les brillantes générations dont il fut le premier anneau. Les monuments les plus rapprochés de ses yeux et de sa personne sont celui du roi Louis X, et celui du petit roi Jean, endormi aux pieds de de son père.

Sur un rang longitudinal, à gauche du père et du fils, nous voyons couchés, deux par deux, sur des cénotaphes jumeaux, Hugues Capet et le roi Eudes : Robert le Pieux et Constance d'Arles : Henri Ier et Louis VI.

C'est derrière, et autour de l'autel de la sainte Trinité, qu'étaient autrefois les tombeaux somptueux de Philippe-Auguste, de Philippe, comte de Boulogne, son fils, de Marie de Brabant, sa fille, et de Louis VIII, le Lion, dévastés plus tard et anéantis dans le cours des guerres civiles, enfin celui de saint Louis, avant sa canonisation. C'est là que vinrent se grouper les mausolées de la plupart des princes de leur famille. On n'y voyait pas, sans quelque émotion, ceux d'Isabelle d'Aragon, femme de Philippe le Hardi, morte en revenant de la Terre-Sainte, et de Jean Tristan, comte de Nevers, ce jeune fils de saint Louis, né à Damiette après la bataille de la Massoure pendant la captivité de son père, et mort près de lui à vingt ans, sur le rivage de Tunis : celui de Pierre de Beaucaire, chambellan et l'un des plus zélés serviteurs du saint roi : seigneur qui, placé par sa charge auprès de la

personne de saint Louis, mérita « par ses loyaux services, dit le bénédictin Dom Doublet, d'être enterré auprès de son seigneur, maistre et bienfaicteur, en la manière qu'il gisoit à ses pieds de son vivant. » Non moins pathétique et chevaleresque était le souvenir d'Alphonse, comte de Poitiers, frère et fidèle compagnon des expéditions du saint roi, sur lequel nous lisons ces lignes, d'une douloureuse simplicité : « Il conduisit une armée en la Terre-Sainte, pour servir le roy sainct Louys, son frère, au premier voyage, et fut faict prisonnier avec luy : il l'accompagna encore au deuxième voyage, duquel comme il retournoit plein d'affliction et de grande tristesse, tant pour la mort d'iceluy roy son frère, de ses nepveux Tristan, comte de Nevers, et Thibaut II, roi de Navarre, et de plusieurs autres grands seigneurs, qu'aussy de la mort de sa femme Jeanne, comtesse de Toulouse, mourut au château de Cornet, sur les confins de la Toscane, l'an 1271. »

Les mausolées de plusieurs autres princes, fils et filles de saint Louis, étaient réunis autour de ceux-là. En 1791, à la veille de la démolition de

l'abbaye de Royaumont, dom Poirrier, bénédictin de l'abbaye de Saint-Denis, fut chargé de faire transporter de cette abbaye, où ils avaient été inhumés, les tombeaux et les restes de plusieurs d'entre eux dans la Basilique ; ils furent placés près de l'autel, au centre de la croisée du transsept. Seule en avant de ces tombeaux, au pied des marches de l'autel, était une tombe plate de cuivre. Là reposait, sous l'œil de Dieu, à la tête de tous les siens, Marguerite de Provence, femme et veuve de saint Louis, le plus gracieux, le plus chaste, le plus religieux souvenir de la famille du saint roi.

## CHAPITRE VIII.

### DANS LA NEF (SUITE). — SECONDE PARTIE DE L'ANCIEN CHŒUR.

La seconde partie du chœur n'occupait guère que le tiers supérieur de la onzième travée, et ainsi que la précédente et que la suivante, rien ne la distingue aujourd'hui de la nef. Elle posséda à son côté droit, jusqu'à la restauration actuelle, la représentation permanente du cercueil du dernier roi décédé, figure exacte d'un cercueil d'une proportion grandiose, élevé à deux pieds du sol et couvert d'un ample poêle de velours noir rayé d'une croix de tissu d'argent. A côté de cet appareil, étaient les cénotaphes de Louis III et de Carloman, fils de Louis II, et celui qui réunissait le roi Pépin et cette bonne reine Berthe, dont le nom fut si aimé et si populaire

et dont le temps est resté le sinonyme de l'âge d'or. Sur la marge opposée, à gauche, on voyait autrefois le mausolée de Charles VIII, en marbre noir, décoré sur ses quatre faces des douze figures des Vertus royales en bronze doré, comme celle du Roi lui-même, et ressortant dans des rondeaux creux de même matière. Sur le faîte du mausolée, le Roi, revêtu du manteau de cérémonie, le visage et les mains émaillés en couleur de chair, était représenté à genoux sur un prie-Dieu couvert d'un tapis bleu de France, constellé de fleurs de lis d'or. Quatre anges, les ailes étendues, le visage et les mains en émail, et eux aussi drapés de bleu semé de fleurs de lis d'or, étaient agenouillés sur le même faîte aux quatre angles du monument, tenant des écussons de bronze doré aux armes de France et de Jérusalem. En 1567, les Huguenots, qui crurent tous ces écussons d'or massif, les enlevèrent avec six autres qui étaient appliqués sur les faces du mausolée.

A côté, sur les faces ou sur la marge supérieure de différents lits funéraires, on lit, comme autrefois, les noms de Constance de Castille,

seconde femme de Louis VII, celui du jeune prince Philippe, fils aîné de Louis le Gros, mort si malheureusement d'une chute de cheval en 1131, et ceux de Carloman, roi d'Austrasie, et de la reine Hirmintrude, première femme et femme toujours regrettée de Charles le Chauve.

C'est dans cette partie du chœur que le visiteur, en levant les yeux, voyait suspendus à deux piliers au bas de l'autel de la Trinité, à droite et à gauche, les deux avirons que notre saint roi Louis IX, au retour de la Terre-Sainte, y fit placer en *ex voto* et en souvenir de sa traversée.

## CHAPITRE IX.

### EXTRÉMITÉ SUPÉRIEURE DE LA NEF. — TROISIÈME PARTIE DE L'ANCIEN CHŒUR.

La troisième partie du chœur s'avançait dans la croisée du transsept; elle était située entre la chapelle des Charles et celle de Notre-Dame-la-Blanche, et possédait, avant la dévastation de 1567, le maître-autel le plus somptueux sans doute qui fût en France. Sa table était en or massif, incrusté de toute sorte de pierreries, et l'art élégant d'autrefois y avait épuisé toutes ses recherches. Nous ne décrirons point ici toutes ces magnificences évanouies : nous mentionnerons seulement les deux colonnes de porphyre placées aux côtés de l'autel, et servant de piédestaux aux statues d'or des apôtres saint Pierre et saint Paul sculptées en grandeur naturelle et

données par le roi Pépin à la Basilique. La restauration actuelle a placé au côté gauche de cet autel, presque en face du monument de Dagobert, les cénotaphes de deux enfants de saint Louis; la plus jeune des deux est Blanche, morte dans sa quatrième année.

Deux petits autels secondaires étaient autrefois adossés aux piliers situés à droite et à gauche en avant des marches de celui-ci. Celui du côté de l'épître était appelé l'*autel de la communion*, parce qu'à certaines solennités, selon le rit de cette église, le diacre et le sous-diacre, s'éloignant du prêtre célébrant resté à l'autel, venaient y prendre eux-mêmes la communion sous l'espèce du vin, au moyen d'un chalumeau d'or. L'autre dominait le caveau royal et était l'autel funèbre des rois.

Bien qu'étendue en largeur, cette partie du chœur ne comptait que sept monuments. Celui de Dagobert I^er^, placé au bas de l'escalier qui accède au chevet, dominait la plupart des autres tombeaux. Il reste encore deux des faces de la pyramide qui le formait. On voit sur le soubassement de la principale, la figure couchée du

Roi, et debout, dans deux niches pratiquées à droite et à gauche, celles de Nanthilde et de leur fils Clovis II. Un bas-relief à trois étages représente, dans un ordre ascensionnel, sur la pyramide, la mort du prince et la vision légendaire que le solitaire Jean eut à son sujet. Au premier étage, le roi est sur son lit de mort, assisté par saint Ouen, et un peu plus loin son âme est saisie par les démons qui l'enchaînent dans une barque et lui font souffrir toute sorte d'outrages. Au second étage, saint Maurice armé de toutes pièces, ainsi que saint Martin et saint Denis, crossés et mitrés, mettent en fuite les démons, qui se sauvent et se précipitent dans l'eau en grimaçant et en faisant les culbutes les plus grotesques. Au troisième, l'âme du Roi, portée par ses saints protecteurs sur une draperie qu'ils tiennent par les quatre angles, est présentée à la miséricorde de Dieu, figurée par une main sortant des nuages. Des fleurs de lis sans nombre couvrent le champ du monument, et les inflorescences qui s'épanouissaient au XIII^e siècle hérissent toutes ses arêtes.

## CHAPITRE X.

### LE CHEVET.

Montons maintenant au chevet. On y accède par quatre escaliers de marbre blanc disposés de front dans la nef et dans chacun des bas côtés. Celui que nous choisissons forme la continuation du collatéral sud de la Basilique, et domine à droite la chapelle basse des Connétables. Le premier objet qui frappe nos yeux, à gauche en en atteignant le sommet, est un lit funéraire surmonté de l'antique pierre tombale et gravée de Frédégonde, femme de Chilpéric, roi de Soissons, morte en 597. Ce monument, dont l'inscription est plus moderne que sa gravure, passe pour l'un des plus anciens que possède la basilique de Saint-Denis.

Ce qui attire le plus les yeux dans cette partie de la Basilique est le rayonnement des chapelles de son pourtour; c'était autrefois aussi l'autel de saint Denis ou des saints Martyrs. Non-seulement celui-ci égalait en luxe le maître-autel, mais on voyait réunies dans son voisinage les magnificences les plus splendides, des châsses et des reliquaires renfermés, avant 1567, dans deux armoires pratiquées à droite et à gauche de cet autel. Nous y eussions admiré celui du *saint clou*, estimé la relique la plus vénérable entre toutes, et que supportaient quatre statues en or massif excédant un pied de hauteur : la représentation de l'église de Notre-Dame de Paris en argent massif, contenue dans une ville d'argent : le chef vénérable de saint Denis, reliquaire en forme de tête, en or fin et enrichi de toute sorte de pierreries : le bâton voyager de ce même saint surmonté d'une crosse d'or, couvert en argent doré hâché de châteaux, de lions, de fleurs de lis, d'aigles, et orné de deux cent pierres précieuses : le reliquaire du *saint Ladre* : des châsses, des coffres gemmés, ciselés, incrustés d'émaux, de rinceaux et de figurines,

surpassant la richesse de la matière par la perfection du travail.

C'est au pilier attenant à l'autel des saints Martyrs, du côté de l'épître, qu'était suspendu l'Oriflamme, dont l'histoire est assez connue. Il était consumé de service et de vétusté en 1594 : « C'était à savoir, dit Doublet, un étendard d'un sendal fort espais, fendu par le milieu en façon d'un gouffanon, fort caduque, enveloppé autour d'un baston de cuivre doré, et un fer longuet et agu au bout. »

L'autel des saints Martyrs, refait après les ravages des Huguenots, occupait, comme le premier, le fond du chevet, à distance néanmoins de son rayonnement de chapelles[1]. Surmonté de deux étages d'entablements dont l'inférieur supportait les statues de saint Rustique et de saint Eleuthère, et le supérieur celle de saint Denis, il portait également l'écusson de France dans sa partie aérienne. Cet agencement s'éle-

[1] Le monument antérieur à celui-ci, et que les Huguenots profanèrent et dépouillèrent, était une œuvre d'art splendide dont le pinacle et les trois châsses étaient d'or et étincelaient de joyaux et de pierreries.

vait jusqu'à la hauteur du triforium. Derrière l'autel, dans l'épaisseur du mur et à la hauteur de six pieds, était pratiquée une voûte : c'est là que reposaient les trois châsses, d'argent sans aucun ornement, en forme de petits cercueils.

## CHAPITRE XI.

### LES CHAPELLES.

Toutes les chapelles de la basilique de Saint-Denis ont été refaites en 1680, après le pillage des Huguenots et la perte de leurs plus précieuses richesses. Elles ont été de nouveau dévastées en 1794. M. Viollet-le-Duc leur restituera sans doute leurs vrais caractères physionomiques.

Le collatéral méridional de la Basilique est accompagné en partie par une vaste chapelle toute moderne qu'on appelle « *le chœur d'hiver.* » Il ne compte en outre que quatre anciennes chapelles. Le chevet et le collatéral septentrional en ont chacun neuf.

## CHAPITRE XII.

### CHAPELLES DU COLLATÉRAL MÉRIDIONAL.

Le «*chœur d'hiver*» est une annexe qui a servi tantôt d'église paroissiale à la ville de Saint-Denis, tantôt de chœur pendant l'hiver pour la célébration des offices capitulaires. On y voit une statue de la sainte Vierge attribuée au XIIIe siècle, et au-dessus du maître-autel une grande toile du peintre hollandais Gaspard Crayer, représentant le martyre de saint Denis, de saint Rustique et de saint Éleuthère.

Un rang de chapelles parallèles à celles du collatéral septentrional doivent remplacer cette annexe, ouverte en 1815.

En sortant de ce sanctuaire, nous trouvons à notre droite, et lui faisant suite :

1° La Chapelle de saint Michel. Située dans la

neuvième travée, à partir du seuil du portail, fondée au XIVe siècle et dédiée à saint Michel, elle était devenue plus tard le *Revestiaire* des Religieux; elle fut ensuite et elle est encore aujourd'hui la sacristie basse. L'escalier qui mettait jadis l'intérieur de la Basilique en communication avec le Trésor s'ouvrait en deça de cette chapelle. Au pilier qui la séparait de cet escalier, était adossé, regardant vers la grande nef, un socle de marbre veiné, surmonté d'une urne de style antique ceinte d'une écharpe flottante; c'était le monument funéraire que Louis XIV avait fait élever à Jacques Stuart, marquis de Saint-Maigrin, tué à la bataille du faubourg Saint-Antoine, en 1652, et inhumé à cette place.

L'espace qui sépare la chapelle de Saint-Michel d'avec la suivante possède le cénotaphe de Marguerite de Flandre, comtesse d'Artois, fille du roi Philippe V, morte en 1382. L'ancien monument, très-remarquable, était un bijou de l'architecture ogivale. Il était en marbre turquin d'un bleu ardoisé. On y voyait la statue de la princesse couchée sur un lit funéraire couronné d'un pinacle effilé découpé à jour, hérissé d'ai-

guilles et d'inflorescences, et supporté par des colonnes du galbe le plus gracieux.

2° La Chapelle de François Ier. Elle est presque entièrement occupée par le mausolée en marbre blanc de ce prince, dont elle a retenu le nom. François Ier est représenté à l'étage inférieur de ce monument, couché sur un cénotaphe de marbre noir, à côté de la reine Claude de France. A l'étage supérieur sont agenouillées les statues du Roi, de la Reine et de leurs trois enfants, le dauphin François, Charles d'Orléans et la princesse Charlotte de France. Les principaux bas-reliefs du soubassement représentent les batailles de Marignan et de Cérisolles. Les dessins de ce mausolée sont dûs à Philibert de Lorme, à Germain Pilon et au Primatice.

Au bas de la muraille sud de cette chapelle, et au pied de la fenêtre percée entre le mausolée de François Ier et la porte qui accède au cloître, dorment, depuis plus de six siècles, les vénérables abbés Gilles de Pontoise et Guy de Châtres, oubliés dans leur lit de terre par les violateurs de ces grands sépulcres.

3° La Chapelle de saint Jean-Baptiste, dite encore *des Connétables*, et de *Charles V* ou *des Charles*. Son vitrail unique, enchâssé dans un agencement découpé dans la pierre même, accuse le goût du xv^e siècle. Huit lits funéraires en marbre sont réunis dans cette chapelle et regardent vers l'Orient :

1° Au centre, celui du roi Charles V et de sa femme, la reine Jeanne de Bourbon ;

2° A sa gauche, celui du roi Charles VII et de sa seconde femme, Marie d'Anjou ;

3° A gauche de celui-ci, celui du roi Charles VI et d'Isabelle de Bavière ;

4° Au pied du monument de Charles VII, celui de son plus loyal capitaine, Bertrand Duguesclin, autrefois en bronze. On y voyait le connétable couché, armé de toute pièces, le heaume en tête, en cotte de mailles, en brassards, en cuissards, et la masse à huit pans pendante au poignet ;

5° Au pied du cénotaphe de Charles V, celui de Bureau de la Rivière, chambellan et favori du roi Charles VI, et

6° Celui du dauphin Charles, fils aîné du roi Charles VI et mort en bas-âge ;

7° A gauche de ces deux cénotaphes, sous la rampe qui monte au chevet, ceux de Louis de Sancerre, grand connétable sous Charles VI ;

8° Et d'Arnaud de Guilhem, seigneur de Barbazan, chambellan du roi Charles VII.

C'est dans la chapelle des Charles qu'était suspendue l'armure offerte à Dieu dans la basilique de Saint-Denis en 1429 par l'héroïque Jeanne d'Arc, et enlevée peu après par l'ordre de l'évêque de Térouanne.

4° La Sacristie haute. La Sacristie haute, qui suit la chapelle de saint Jean-Baptiste, a été établie après 1814 dans la chapelle *neuve de Saint-Louis* que l'abbé Antoine de La Haye élevait au début du XVIe siècle sur l'emplacement de l'ancienne et célèbre école de l'abbaye [1]. On

[1] On l'appela chapelle *neuve*, pour la distinguer d'une autre chapelle déjà construite au XIVe siècle par l'abbé Guy de Monceaux dans le collatéral nord de la Basilique, et dédiée par ce prélat sous le vocable de saint Louis. Cette plus ancienne chapelle de Saint-Louis est la troisième à la gauche du visiteur, en prenant pour point de départ le seuil du portail.

sait que c'est dans cette école, réputée instituée par Charlemagne, et dont l'origine, du reste, se perd dans la nuit des temps, que furent élevés l'abbé Suger, Louis VI et la fleur de la jeune noblesse de France au temps des croisades. Le souvenir de saint Louis qui, suivant une tradition monastique, avait suivi quelques études dans ce sanctuaire de choix, avait inspiré à l'abbé Antoine le projet de cette chapelle. Un large escalier la faisait communiquer par en haut avec le dortoir et par en bas avec le cloître. On remarquait dans ses verrières en très-beau cristal de Venise, la représentation de quelques épisodes traditionnels, légendaires ou historiques de l'enfance et de la vie chevaleresque de saint Louis.

Dix toiles, représentant des épisodes relatifs à l'histoire de la Basilique, décorent la sacristie haute, destinée à être rendue à son attribution première. On y voit :

Saint Denis évangélisant la population de Lutèce;

Dagobert ordonnant la construction de la Basilique;

Les funérailles de Dagobert;

Charlemagne assistant à la dédicace de la basilique de Saint-Denis;

Saint Louis présidant au classement des cénotaphes des rois ses prédécesseurs dans les nefs de la Basilique;

Saint Louis levant l'oriflamme avant la première croisade;

Philippe le Hardi portant sur ses épaules les reliques du Roi, son père, à la basilique de Saint-Denis;

Charles-Quint visitant la basilique de Saint-Denis et reçu par François Ier;

Marie de Médicis couronnée dans la Basilique;

Les ossements des rois et des princes, déposés dans une fosse de la cour des Valois à Saint-Denis, exhumés de cette tombe profanatrice pour être réunis dans la crypte.

Ces tableaux, signés des noms de Gros, Monsiau, Ménageot, Garnier, Meynier, Landon, Heim, Le Barbier aîné, Guérin et Menjaud, doivent être portés au Louvre.

## CHAPITRE XIII.

### CHAPELLES DU CHEVET.

Les vocables de ces chapelles sont ceux des Saints dont elles possédaient les reliques. Elles sont au nombre de neuf :

1° La Chapelle de saint Romain, apôtre du pays de Blaye, au temps de saint Martin de Tours.

2° La Chapelle de saint Hylar, évêque de Javoulx (Gévaudan).

3° La Chapelle de saint Eugène, archevêque de Tolède, martyrisé à Deuil, village situé près de Saint-Denis. L'invention miraculeuse des reliques de saint Eugène, dans une mare près de Deuil, était sculptée en marbre blanc sur l'au-

tel de cette chapelle qui possédait aussi les restes des jeunes vierges Panafrède, Seconde et Semibarie, trois compagnes de sainte Ursule, martyrisées avec elle dans les eaux du Rhin à Cologne. On admirait le pavage de cette chapelle, formé d'une seule pierre de liais.

4° La Chapelle de saint Cucuphas, jeune martyr de Catalogne très-vénéré dans l'abbaye.

5° La Chapelle de la sainte Vierge, à l'extrémité de l'abside. On voit dans les verrières de cette chapelle des vitraux du temps de Suger; on reconnaît dans leurs rondeaux : Moïse trouvé dans les eaux du Nil; le Buisson ardent; le Passage de la mer Rouge; le Serpent d'airain; la Loi donnée sur le mont Sinaï; saint Paul écrasant sous la meule le grain mystérieux que les prophètes lui apportent dans de grands sacs; l'enlèvement du voile dont Moïse couvrit pendant quelque temps le rayonnement de sa face; l'Arche d'alliance; l'Agneau et le Lion, emblèmes de Jésus-Christ, brisant les sceaux du livre mystérieux décrit dans l'Apocalypse.

C'est sur un des vitraux de cette chapelle

qu'on voit cette figure si connue d'un abbé en costume de Bénédictin prosterné de tout son corps aux pieds de la sainte Vierge, et qu'on lit ces mots au-dessous : *Sugerius abbas.*

6° La Chapelle de saint Pérégrin. On y conservait, avec les reliques de ce prélat, celles de sainte Mersouande, l'une des compagnes du martyre de sainte Ursule. Le pavé de cette chapelle était gravé autrefois dans tout son pourtour de l'éloge du titulaire, en caractères très-anciens et en vers de la basse latinité. Ce saint Pérégrin est le premier évêque d'Auxerre; ses restes, longtemps ignorés, demeurèrent ensevelis en plein champ près de cette ville, jusqu'au jour où un ange vint révéler leur existence et le lieu où ils gisaient à un humble et pieux laboureur. Celui-ci les leva de terre, les mit sur son chariot et les transporta de nuit à la ville; mais quand ses bœufs en approchèrent il s'arrêta tout éperdu, apercevant devant lui les murs d'une grande abbaye et ne reconnaissant ni les portes d'Auxerre ni ses remparts, car il était arrivé à Saint-Denis, et au pied du portail

de la Basilique. Au même moment une voix surnaturelle éveillait les moines et leur annonçait l'arrivée du Saint. Et voilà qu'ils sortirent tous sur la place en long défilé pour le recevoir, leur bannière en tête, pendant que toutes les cloches de l'église et du monastère s'ébranlant d'elles-mêmes, au haut de leurs tours, jetaient dans les airs leurs plus grandes voix, et sonnaient leurs volées les plus solennelles pour lui faire fête et le saluer.

7° La chapelle de saint Maurice. Ce Saint avait des droits sacrés à la gratitude de l'abbaye. C'était une colonie du monastère de Saint-Maurice en Valais qui, lors de la construction de la Basilique et du monastère par Dagobert, avait formé les Religieux aux observances monastiques et à l'esprit de la règle de saint Benoît. La chapelle de saint Maurice ne possédait d'ailleurs aucune relique de ce grand et glorieux Saint; mais on y vénérait les restes de l'un des généreux légionnaires qu'il commandait, et dont le sang inonda la vallée d'Agaune. Avec ce champion de la foi, était honoré dans ce sanctuaire

le corps de l'un des saints innocents massacrés jadis en Judée, et qui, disait-on, avait été apporté dans son petit berceau de palmes par un pèlerin venu d'Orient.

8° La Chapelle de sainte Osmanne. On y vénérait les reliques de cette Sainte, fille d'un roi de l'Hibernie, qui, pour échapper au malheur d'épouser un prince persécuteur des chrétiens, prit clandestinement la mer, débarqua sur la côte de l'Armorique, fut baptisée par l'évêque de Saint-Brieuc, vécut et mourut ignorée au fond des bois armoricains, et ne fut trahie qu'après sa mort et par les miracles qui éclatèrent à son tombeau. La fête de sainte Osmanne fut, jusqu'au jour suprême du monastère, célébrée dans la basilique de Saint-Denis. Ce fut le jour de cette fête, et dans la chapelle de sainte Osmanne, que l'office fut célébré solennellement pour la dernière fois par les Religieux, expulsés par décret de l'Assemblée nationale en 1791.

9° La Chapelle de saint Firmin. Elle possédait les reliques de ce prélat, arrachées par le roi Dagobert du château-fort de Picquigny, où les

Amiénois éperdus les avaient transportées avec leurs trésors. Mais le château fut enlevé, et la châsse et tous ces joyaux allèrent grossir le trésor de la Basilique. On voit encore aujourd'hui, dans le pavage de cette chapelle, l'un des rondeaux en mosaïque grossière qui en ornaient toute l'étendue. Un abbé y est représenté vêtu de la coulle monastique, agenouillé et les mains jointes. Autour est tracé ce distique en lettres anciennes entrelacées et presque illisibles :

*Qui te devotus oro, cui servio totus,*
*Martyr sancte Dei, quæso memento mei.*

## CHAPITRE XIV.

### CHAPELLES DU COLLATÉRAL SEPTENTRIONAL.

Le collatéral septentrional compte neuf Chapelles :

1° La Chapelle de saint Eustache. La vie légendaire de ce saint martyr était sculptée en relief sur le devant d'autel de cette chapelle. On y voyait dans des caissons séparés, le cerf qui lui parla à la chasse, sa femme enlevée par le maître du navire qui le portait, ses fils ravis l'un par un loup, l'autre par un lion furieux, la suite de ses aventures, et enfin le taureau de bronze dans lequel il fut consumé avec tous les siens après les avoir miraculeusement retrouvés.

Le mausolée du grand Turenne, dû à Tuby et aux Marty et actuellement déposé dans l'église

des Invalides, était adossé à l'un des côtés de cette chapelle avant la révolution de 1794. Là aussi était la cuve monolithe en porphyre rouge qu'on disait provenir des rapines de Dagobert à saint Hilaire de Poitiers dont elle était le baptistère, et qui est actuellement au Louvre.

On voit dans l'angle nord-est de cette chapelle les statues de Henri II et de Catherine de Médicis couchées sur un lit funéraire. Ces figures, en marbre blanc et en costume d'apparat semé de fleurs de lis en relief, sont l'une des plus belles œuvres du ciseau de Germain Pilon, et lui avaient été commandées par Catherine de Médicis. Elles demeurèrent dans l'atelier de cet artiste après la mort de la princesse, et passèrent après lui à ses héritiers. Un ordre du Parlement les fit cependant transporter dans la principale chapelle de l'édifice funéraire où étaient inhumés les Valois dans la cour de ce nom, à côté de la Basilique. Elles furent placées enfin sous les voûtes de cette église en 1719, époque où la chapelle des Valois fut détruite.

### 2° La Chapelle de Notre-Dame la Blanche.

ainsi appelée d'une statue de la sainte Vierge en marbre blanc donnée en 1340 par la reine Jeanne d'Évreux, femme du roi Charles le Bel. Cette statue, très-vénérée, se voit aujourd'hui dans le collatéral méridional et près de la porte d'entrée de l'église de Saint-Germain-des-Prés à Paris. Quatre colonnes placées dans les angles de cette chapelle supportaient les statues en pierre du roi Charles IV, de Jeanne d'Évreux et de leurs deux filles les princesses Marie et Blanche. Là étaient aussi réunis les tombeaux de ces deux princesses et ceux de Louis d'Évreux, comte d'Étampes, et de Jeanne d'Eu, sa femme, duchesse d'Athènes. On lit maintenant sur les lits funéraires qui peuplent cette chapelle les noms de Philippe le Long, de Philippe VI de Valois, de Charles le Bel et de sa troisième femme, Jeanne d'Évreux; de Blanche, leur fille posthune, mariée à Philippe, duc d'Orléans; et du malheureux et chevaleresque roi Jean, dont la tombe ne fut pendant longtemps marquée d'aucune épitaphe.

C'est de la chapelle de Notre-Dame la Blanche que partaient le passage et l'escalier par où on

accédait à la chapelle sépulcrale des Valois, aujourd'hui détruite.

Au bas des degrés par lesquels on descend de la chapelle de Notre-Dame la Blanche dans le transsept, était adossé au pilier qu'on a à sa gauche, l'autel de Sainte-Anne ou *des Pèlerins*. L'un des dignitaires de l'Abbaye, hommes éminents par leur rang et par leur mérite, disait la messe à cet autel pour les bandes de pèlerins qui s'en retournaient après avoir satisfait à leur dévotion, et leur adressait, au départ, les paroles de consolation et de vie qu'ils étaient venus chercher de si loin.

A peu près sur le même point, non loin de l'autel de Sainte-Anne, était adossé à la paroi nord le tombeau de Guillaume du Chastel, gentilhomme bas-breton, pannetier et l'un des plus fidèles serviteurs du roi Charles VII.

C'est le mausolée du roi Louis XII, qu'en tournant le dos à l'abside et en descendant vers le grand portail de la Basilique, nous apercevons de ce point, dans l'enclave placée au delà du transsept. A l'étage inférieur la statue du Roi est couchée sur un socle de forme oblongue, à

côté de la statue d'Anne de Bretagne, l'un et l'autre sans vêtements et représentés à l'état de mort. A l'étage supérieur, le Roi et la Reine sont agenouillés sur des prie-Dieu drapés avec luxe. Les statues des douze Apôtres sont assises dans les arcades à l'entour du socle intérieur, et celles des quatre Vertus cardinales, aux angles du soubassement. Les bas-reliefs du monument, dus à Ponce Florentin et à Jean Juste, représentent les batailles de Louis XII en Italie.

3° La Chapelle de saint Hippolyte, jeune Romain martyrisé dans le cours du IIIe siècle. La châsse de saint Hippolyte était portée en procession dans les calamités publiques, et on racontait des miracles accomplis dans cette chapelle. On venait y vénérer une imitation du *Saint-Voult* (ou image crue véritable du saint visage du Sauveur), relique miraculeusement découverte dans la Terre-Sainte, et de là transportée à Lucques, où sa présence et la foi des populations avaient opéré des prodiges. C'était une statue de Notre-Seigneur en pied, de grandeur naturelle, vêtue d'une robe traînante et

adossée à une croix de sept pieds de haut, avec laquelle elle faisait un tout monolithe. Blanche d'Évreux, seconde femme de Philippe de Vàlois, avait donné cet objet précieux à la Basilique.

On voyait aussi dans cette chapelle, sur trois colonnes, les statues de ce roi, de cette reine et de la jeune Jeanne de France, leur fille. Leurs figures étaient aussi peintes sur le mur, et cette chapelle possédait les tombeaux de ces deux princesses. La restauration actuelle y a placé ou fait déposer temporairement une réunion de lits funéraires. On y lit les noms de plusieurs princes et de plusieurs princesses, frères, fils ou filles de Saint-Louis, et celui de la reine Clémence.

Une subdivision de la chapelle de Saint-Hippolyte possède plusieurs cénotaphes : six princesses et un seul prince : Marie de Bourbon, fille de Charles VI et abbesse de Poissy, morte en 1438 sous le voile ; Clémence de Hongrie, femme de Louis le Hutin, dont la mémoire est si touchante : veuve après neuf mois de mariage, si désolée, que sa douleur fut, dit-on, fatale au petit roi Jean né plus tard, et morte elle-même de ce regret au bout de douze ans de larmes

intarissables; non loin, Jeanne ou Blanche de France, fille de Louis le Hutin, princesse dont la main fut si disputée, mariée enfin au roi de Navarre, Philippe III, et morte en 1349 à Conflans; Marguerite, comtesse d'Évreux et Blanche d'Évreux-Navarre, troisième femme de Philippe VI de Valois; Catherine de Courtenai, petite-fille de Baudouin II, empereur de Constantinople, couronnée à ce titre *Emperière* de ses États par le pape Boniface VIII, et mariée à Charles de France, comte de Valois, que la mort a aussi couché dans cette chapelle [1].

4° La Chapelle de la Sainte-Trinité. Cette chapelle était aussi appelée *du saint Ladre*, parce que, selon la tradition, c'était là que le ladre ou lépreux Pérégrin avait été témoin de la dédicace de la Basilique par la main du Sauveur lui-même, et qu'il avait été guéri de sa lèpre. La voix publique affirmait qu'il y avait été inhumé

[1] Charles de Valois, comte d'Alençon, de Chartres et du Perche, était le troisième fils de Philippe le Hardi, et fut, par Marguerite d'Anjou, sa première femme, père du roi Philippe VI.

lui-même. Un creux apparent dans le mur septentrional de cette chapelle, marquait, disait-on, la place où le Sauveur avait jeté la peau lépreuse de ce favorisé du Ciel. Ce lieu était renommé par toute la France; on y accourait en pèlerinage et on sollicitait comme une relique la râpure de cette pierre vénérée. On y remarquait en 1625 une couronne de lumière, c'est-à-dire un cercle d'or et de pierreries suspendu à la voûte et supportant beaucoup de cierges. Un jour, un baron de Bretagne était venu, à la tête de l'équipage de son navire, l'offrir en *ex voto* au saint Ladre. En entrant dans la Basilique, il avait marché droit au maître-autel, y avait prié, puis était monté au jubé après le chant du *Te Deum* entonné par les Religieux et continué par la multitude, accourue à ce spectacle; et là, d'une voix forte : « J'ai voué ceci, dit-il, au saint Ladre et à Monseigneur Saint-Denis, dans une effroyable tempête sur la mer de la Palestine. Aussitôt ce vœu prononcé, les vagues se sont apaisées, une grande étendue d'eau s'est trouvée franchie et nous avons vu le rivage et touché à une splendide cité qu'on nomme Beyrouth.

Nous venons accomplir ce vœu : « Gloire à Monseigneur Saint-Denis et à Monseigneur le saint Ladre ! » Cela dit, le gentilhomme offrit son don, et le populaire cria : « Noël. »

Bien des circonstances semblables avaient enrichi de présents cette chapelle favorite. On y remarquait, entre autres pieuses curiosités, une colonne de jaspe qui passait pour offrir la mesure exacte de la taille de Jésus-Christ et une table de marbre blanc, façonnée en dos-d'âne et supportée par deux colonnes, taillée, ainsi qu'on l'assurait, sur le modèle de la pierre qui avait fermé le Saint-Sépulcre.

Les noms de Charles de Valois et de Marie d'Espagne, comte et comtesse d'Alençon, et celui d'Yvon de Thuringe, se lisent sur les monuments funéraires de cette chapelle. C'est dans le secret de ses murs que les reliques de saint Denis et des Martyrs, ses compagnons, sont restés cachés tout le temps que dura l'orage révolutionnaire. Dom Warenflot, trésorier de la Basilique et l'un des derniers Bénédictins de l'abbaye de Saint-Denis, les avait soustraites en 1794 aux spoliateurs sacriléges en leur abandon-

nant les châsses d'argent qui les contenaient, et il cacha ce pieux dépôt dans la tombe préparée pour un président des comptes et conseiller de Charles VI, appelé Jehan Pastourel, dont les restes, inhumés contrairement à ses prévisions dans l'abbaye de Saint-Victor, ne vinrent jamais l'occuper.

5° La Chapelle de saint Martin, dont le titulaire avait à la fervente dévotion des Religieux de Saint-Denis, les mêmes droits que saint Maurice [1]. La chapelle de saint Martin possédait les tombeaux d'un pieux et vaillant chevalier, Alphonse de Brienne, comte d'Eu, mort auprès de saint Louis, à Carthage, et d'un évêque d'Angoulême, décédé au XIe siècle.

6° La Chapelle de saint Denis était délaissée autrefois à une ancienne confrérie de ce saint martyr.

7° La Chapelle de saint Louis, appelée *l'an-*

[1] Au XVIe siècle, cette chapelle portait le vocable de saint Denis, et celle qui la suit en descendant vers le portail portail celui de saint Martin.

*cienne chapelle de Saint-Louis*, depuis que l'abbé Antoine de La Haye eut fait élever une nouvelle chapelle sous ce vocable dans le côté méridional du chevet de la Basilique.

8° La Chapelle de saint Laurent, diacre de l'Église romaine, et de saint Pantaléon, martyrisé à Nicomédie au IVe siècle.

9° La Chapelle de sainte Madelaine, la dernière près du portail. Près d'elle, sous le grand clocher, exista longtemps une statue colossale de Roi, assise, les bras étendus, à laquelle son agencement et son style avaient fait attribuer le nom du roi Dagobert. Cette statue, dont les mains étaient mutilées et avaient dû tenir un sceptre et sans doute un autre attribut, disparut au temps de la restauration du portail de la Basilique en 1771.

## CHAPITRE XV.

### CROISÉE DU TRANSSEPT.

C'est à l'extrémité septentrionale de la croisée, qu'était, avant la Révolution, la colonne qui marquait la place où était inhumé le cœur du cardinal de Bourbon, premier abbé commendataire de l'abbaye en 1529. Elle était en porphyre rouge et supportait sur une table de marbre noir la statue en cuivre de ce prélat, enluminée des couleurs naturelles appliquées sur émail selon le goût du XVI^e siècle. Cette statue attirait les yeux par ses nuances éclatantes. Le cardinal était représenté coiffé de son chapeau rouge, drapé dans sa robe écarlate, agenouillé et les mains jointes.

Tout près, à droite du portail ouvrant dans la cour des Valois, est une autre colonne torse en

porphyre surmontée d'une statue d'enfant tenant une torche renversée; elle porte cette inscription : « A la mémoire de Henri III, assassiné à Saint-Cloud en 1589. »

A gauche du même portail, une troisième colonne de marbre blanc, isolée comme les deux autres, semée de petites flammes sculptées en relief et flanquée de trois statues d'enfants tenant des torches renversées, supporte l'urne en marbre rouge où fut renfermé le cœur du jeune roi François II. L'une des deux inscriptions gravées à sa base sur deux tables de marbre noir commence par ces mots : « *Lumen rectis* » et compare la foi de ce prince et son zèle ardent contre l'hérésie à la colonne flamboyante qui précédait le peuple d'Israël à travers le désert de Sin : l'autre, qui commence ainsi : « *Cor Regis in manu Domini*, » témoigne que cette allusion est digne du cœur de ce prince, et que son union avec une reine martyre a été pour lui le présage de la béatitude dont il jouit [1].

Les statues carlovingiennes de Clovis et de la

[1] Marie Stuart.

reine Clotilde, hautes, droites et raides dans leurs étroites draperies, sont placées maintenant comme en sentinelle à droite et à gauche de cette porte de sortie de la nécropole, où dormit leur postérité.

Dirigeons maintenant nos pas dans le bras-droit de la croisée. Quatre sépultures s'y pressaient à peu près sur le même point, celles-ci marquées par une table de cuivre ou par une pierre plate de marbre ou de liais, celle-là sans aucune marque apparente. Là dormaient depuis quatre siècles, entre le mausolée de François Ier et la rangée de piliers qui bordent la grande nef, l'abbé Guillaume Farréchal qui vit les années orageuses de la domination anglaise, et Philippe de Gamaches, prélat guerrier qui eut une glorieuse part à la défense de Compiègne. Le coadjuteur, cardinal de Retz, occupe à droite des cénotaphes de Charles-Martel et de Clovis II une tombe cherchée en vain par les violateurs de 1794. Enfin le duc de Châtillon, tué à la prise de Charenton en 1649, est couché un peu en avant du cénotaphe de Marguerite de Flandre. Le célèbre abbé Mathieu de Vendôme, les

abbés Henri Troon et Guy de Monceaux, arrachés par l'ouragan révolutionnaire à leurs sépultures, gisaient plus près de l'emmarchement qui accède au chevêt.

Non loin de ces emplacements, entre la chapelle des Charles et la grande porte du cloître, était encastré dans le massif même de la muraille un socle de marbre noir à peine saillant, décélant un autre tombeau. Au-dessus, sur une table de cuivre appliquée à la paroi même, on lisait : « *Suggerius, Abbas.* » Un lit funèbre en marbre blanc appelle aujourd'hui le regard à la même place : celui de Marie d'Orléans Longueville, fille du célèbre Dunois créé comte de Longueville, femme de Louis de La Haye, seigneur de Passavant, de Mortagne et de Chemillé; elle avait donné à Dieu et à l'abbaye son fils Antoine de La Haye, prélat d'un mérite éminent qui occupa la chaire abbatiale dans Saint-Denis sous le règne de Louis XII, et qui y laissa de beaux souvenirs. La comtesse est représentée couchée sur son cénotaphe. Ses pieds reposent contre la licorne des armoiries de sa maison, qui dans le langage héraldique signifie :

« Plutôt mourir que me laisser prendre. »

Deux hautes statues carlovingiennes, placées là par la restauration actuelle, font sentinelle en ce moment de chaque côté de cette porte du cloître.

## CHAPITRE XVI.

### UN DERNIER MOT SUR LES MONUMENTS FUNÉRAIRES.

Nous avons vu, en traversant la partie supérieure de l'ancien chœur des Religieux et la croisée du transsept, que là surtout, étaient rassemblés les mausolées des rois et des princes: que la plupart n'étaient que des cénotaphes et marquaient seulement la place des caveaux où étaient déposés leurs cercueils, et enfin que saint Louis voulant établir un certain ordre entre ces divers monuments, avait fait placer au côté du sud les tombeaux et les cénotaphes des Capétiens, et au nord ceux de la dynastie carlovingienne. Cet ordre a continué après lui. La

révolution de 1794 brisa et dispersa les tombes et les mausolées : la restauration actuelle, dirigée par M. Viollet-le-Duc à la grande satisfaction des amis de l'art, les rétablira sans doute au complet dans un ordre que nous ne saurions préjuger.

Outre ces sépulcres violés, il y en a eu un très-grand nombre, dans la basilique de Saint-Denis, qui n'étaient décélés depuis bien des siècles par aucune marque apparente, tombeaux disparus un à un dans le mouvement des reconstructions sur ce sol si bouleversé ou par les irruptions diverses qui n'y ont rien laissé d'intact. On compte au nombre de leurs hôtes le jeune Dagobert, fils de Chilpéric II et de Frédégonde ; Clotaire III, Clotaire IV, Thierry de Chelles, Louis le Fainéant, celui-là encore au berceau, ceux-ci brisés par des tempêtes. Théodile, la plus ancienne donatrice qui ait enrichi la Basilique, ne crut pas acheter trop cher sa sépulture sous ses ombres en la payant de tous ses biens : Landegisel, frère de la reine Nanthilde, et, à cinq siècles d'intervalle, Enguerrand, seigneur de Coucy, vinrent s'y reposer aussi des

agitations de la vie et du tumulte des combats. Enfin une longue suite d'abbés n'ont pas eu d'autre sépulture que des caveaux particuliers pratiqués dans le sanctuaire et sous la croisée du transsept.

## CHAPITRE XVII.

### LA CRYPTE.

Elle se déploie sous l'abside et en reproduit le tracé. L'agencement de ses piliers et la découpure de ses lancettes la font généralement attribuer à la reconstruction de l'abbé Suger, et c'est là que reposaient les châsses des patrons de la Basilique avant qu'il les eût fait placer dans un somptueux monument élevé au-dessus de l'autel des martyrs dans l'abside. Mais les piliers romans et les chapiteaux grossiers du sanctuaire souterrain semblent certainement antérieurs au XII^e siècle. On reconnaît sur ces derniers, malgré leur caractère fruste, plusieurs scènes de la Genèse et de l'Évangile grossièrement représentées : *Le Sacrifice de Caïn et d'Abel; le meurtre de ce dernier* et *une autre scène ana-*

*logue; le Déluge ; le Passage de la mer Rouge; l'Adoration des Mages ; la Présentation de Jésus au temple; la Résurrection de Lazare; le Jugement universel.*

La crypte contient plusieurs caveaux : deux d'entre eux recèlent, l'un les cendres des princes de la maison de Bourbon, retirées en 1816 de la fosse dans la cour des Valois où les violateurs les avaient jetées pêle-mêle ; l'autre celles des princes de la famille des Valois, retirées d'une fosse voisine. On lit sur deux tables de marbre noir scellées contre l'ouverture de ces caveaux, les noms de tous les décédés dont chacun d'eux contient les restes.

Un autre caveau séparé, fermé par une grille et placé près de l'entrée de la crypte, est continuellement éclairé par une lampe sépulcrale. Les cercueils qu'on y entrevoit dans une pénombre funèbre, sont ceux de Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé, mort en 1818, et de son fils, le duc de Bourbon-Condé, mort au château de Saint-Leu en 1830.

Les neuf chapelles de la crypte ont été placées par l'abbé Suger sous des invocations

qu'elles ont gardées. Ce sont, en procédant de droite à gauche :

1° La chapelle de Saint-Jean-Baptiste et de Saint-Jean l'Évangéliste ;

2° Celle de Saint-Georges et de Sainte-Gauburge, vierge et abbesse d'Heydon ;

3° Celle de Saint-Barnabé ;

4° Celle des saints Sixte, Félicissime et Agapit ;

5° Celle de la Sainte-Vierge, à l'extrémité de l'abside ;

6° Celle de Saint-Christophe ;

7° Celle de Saint-Étienne, premier martyr ;

8° Celle de Saint-Edmond, roi d'Angleterre ;

9° Celle de Saint-Benoît.

## CHAPITRE XVIII.

### CAVEAU ROYAL OU DES BOURBONS.

C'est une chose remarquable, que les princes de la maison de Bourbon n'aient eu dans la basilique de Saint-Denis aucun mausolée, pas un monument funéraire. Il en est cependant ainsi. Les restes du roi Henri IV et ceux de sa postérité ont été placés un à un dans ce rendez-vous de famille à partir de l'an 1610, sans qu'aucun tombeau d'apparat ait indiqué à l'extérieur la place où reposaient leurs cendres.

Ce caveau, qui a quarante-cinq pieds de longueur sur quinze de large, occupe sous le sanctuaire l'emplacement de la crypte du temps de l'abbé Suger. C'est chose rare et difficile de pénétrer dans cet empire du néant de la gloire humaine et du triomphe de la mort : la dalle qui

en ferme l'entrée se soulève seulement pour livrer passage aux cercueils. Quelques circonstances exceptionnelles, telles que des réparations, ont permis pourtant quelquefois l'entrée de ce lieu à certains privilégiés. On plonge, muni d'un flambeau, dans ces ténèbres solennelles. Le premier objet qui frappait autrefois les yeux au bas du degré était le cercueil du dernier roi décédé, attendant celui de son successeur. Il était placé à main droite, au pied d'une niche occupée par une statue en pied de la sainte Vierge. La Reine céleste, dont le culte avait toujours été une des gloires de nos princes, gardait leurs cendres dans la mort.

Suivons ces visiteurs émus. Ce n'est pas sans un saisissement religieux qu'on voyait dans ce sanctuaire, avant l'attentat de 1794, cinquante-trois cercueils renfermant les cendres de ce que la France a eu de plus grand. Tous ces cercueils étaient en plomb, enfermés dans des caisses de bois de chêne couvertes d'une application de velours ou de moire noire rayée d'une croix de toile d'argent. Ils étaient rangés sur deux lignes et posés sur des barres de fer élevées à trois

pieds de terre. Henri IV, Louis le Juste, Louis XIV, Anne d'Autriche, Henriette-Marie de France, Mme Henriette Stuart, le jeune Louis de Bourgogne, Marie-Thérèse d'Autriche, ont dormi là ! Ce caveau possède aujourd'hui les cendres de S. M. Louis XVI et de S. M. Marie-Antoinette, déposés après l'attentat de 1793 dans un local encaissé parmi les maisons de la rue d'Anjou Saint-Honoré, et nommé *cimetière de la Madeleine*. Exhumés le 20 janvier 1815 par l'ordre de S. M. Louis XVIII, ces restes furent transportés le lendemain à Saint-Denis et restitués au caveau royal, placés dans des cercueils de plomb sur lesquels sont apposées des plaques de vermeil portant les inscriptions suivantes : « Ici repose le corps de très-haut, très-puissant, très-excellent prince Louis XVIe du nom, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre. » — « Ici repose le corps de très-haute, très-puissante, très-excellente princesse Marie-Antoinette-Josèphe-Jeanne de Lorraine, archiduchesse d'Autriche, épouse de très-haut, très-puissant, très-excellent prince Louis XVIe du nom, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre. »

Le cortége funèbre du Roi martyr et de la Reine se compose d'un petit nombre d'autres cercueils ; on y lit les noms de Mme Victoire et de Mme Adélaïde de France, deux des filles de Louis XV, mortes à Trieste à la fin du siècle dernier ; ceux de Charles, duc de Berry, fils de Charles X, mort en 1820 ; de Louis XVIII, mort en 1824, et de quelques princes et princesses de leur famille que la mort a frappés sur le sol de France postérieurement à la violation.

Les seize piliers du caveau royal forment deux rangées parallèles. Tous accusent par leur lourdeur et par l'agencement de leurs chapiteaux le temps de l'enfance de l'art. Trois de ces chapiteaux sont frustes. Quoique la sculpture des treize autres soit très-grossière, les motifs sont reconnaissables. Les voici dans l'ordre où ils sont placés :

1° Épisode de la vie légendaire de saint Benoît. Construction du monastère du Mont-Cassin. Le Saint oblige le démon à abandonner une pierre de taille qu'il empêchait les Religieux de soulever ;

2° Fruste;

3° Ève reçoit du serpent le fruit défendu. Sur le revers du chapiteau, Adam est assis, soucieux, dans une attitude méditative;

4° L'ange, armé d'une épée flamboyante, expulse, sous les yeux de Dieu, Adam et Ève du Paradis;

5° Le diable écrase l'un des Religieux de saint Benoît sous l'écroulement d'un pan de muraille, et le Saint en est averti par un autre d'entre ses Religieux;

6° Les âmes des justes sortant des limbes;

7° Fruste;

8° L'Annonciation, la Visitation, la Nativité;

9° L'Adoration des Mages;

10° Six personnages, dont trois nimbés.

11° La Résurrection de Lazare;

12° Saint Benoît, avec quelques-uns de ses Religieux, se retirant devant les envoyées de Florentius;

13° Le jeune David jouant de la harpe. Sur le revers du chapiteau, le même David étouffant un ours;

14° Fruste ;

15° L'Enfant Jésus, nimbé, cheminant entre la sainte Vierge et saint Joseph ;

16° Le repos en Égypte.

## CHAPITRE XIX.

### CRYPTE DESTINÉE A LA DYNASTIE NAPOLÉONIENNE.

Un caveau contigu au caveau royal est également pratiqué dans la crypte et se prolonge sous l'autel. Un hémicycle surhaussé y sera, dit-on, préparé pour recevoir le cercueil de Napoléon Ier, et des places sur les côtés y sont destinées aux membres de sa famille. Il a été question aussi de placer le mausolée de ce prince au bas et à la gauche du maître-autel, en face de la pyramide de Dagobert.

## CHAPITRE XX.

### CHAPELLE SÉPULCRALE DES VALOIS.

Nous ne parlons que pour mémoire de la chapelle des Valois, détruite depuis plus d'un siècle. Elle était assise au dehors de la Basilique, sur l'épaule droite du crucifix tracé sur le sol par le plan de cette dernière. On y accédait par la porte de sortie de la croisée du transsept et par un passage et un escalier qui s'ouvraient dans la chapelle de Notre-Dame la Blanche. Catherine de Médicis l'avait fait construire d'après les dessins de Philippe de Lorme pour renfermer les sépultures de Henri II, d'elle-même et de sa famille, mais elle ne put la voir achevée. Cet édifice, circulaire comme le Panthéon qui lui a servi de modèle, et très-vanté par les écrivains du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle, affectait le style grec

et portait le sceau de son temps. Il était revêtu intérieurement, et à l'extérieur dans sa partie basse, de beaux marbres blancs de Carrare que la Reine avait fait venir d'Italie à grands frais. Ce qui en restait sur le chantier à la mort de cette princesse fut employé en 1621 par Marie de Médicis à décorer le palais du Luxembourg, en construction à cette époque, et les marbres de la chapelle, démolie en 1719 parce qu'elle menaçait ruine, furent transportés dans les magasins du Régent. Son arrière petit-fils, père du roi Louis-Philippe, les en tira pour construire dans le parc de Monceaux, surnommé *la Folie de Chartres*, une naumachie simulant des ruines. Les colonnes corinthiennes qui décoraient à l'intérieur la chapelle des Valois sont celles qui soutiennent le temple rond subsistant encore aujourd'hui dans le même parc.

Nous avons parlé plus haut du mausolée de Henri II et de Catherine de Médicis, à l'article de la chapelle de Notre-Dame la Blanche, la seconde dans le collatéral septentrional de la Basilique.

Le caveau creusé sous la chapelle des Valois

possédait, avant la violation des tombes royales, les cercueils de huit d'entre les enfants de Henri II et de Catherine, à savoir cinq fils et trois filles ; le roi François II ; le roi Charles IX ; un prince nommé François de France, sans doute le duc d'Alençon, plus connu sous le nom de duc d'Anjou, qui prit part à toutes les agitations des règnes de Charles IX et de Henri III et qui mourut à trente ans en 1583 après un échec sous les murs d'Anvers [1] ; Louis de France, mort à six ans ; Marguerite de France, reine de Navarre, qui fut la femme de Henri IV, et deux sœurs, les princesses Jeanne et Victoire, mortes au berceau.

Arrachés à leur asile funèbre en 1793, les cercueils qui contenaient ces cendres furent fondus sur le lieu même, et les restes qu'ils renfermaient furent jetés pêle-mêle dans une fosse creusée sous les fondations de la chapelle démolie, à côté de celle qui recevait les cendres

[1] Le bénédictin dom Robert affirme que ce prince François ne peut être le duc d'Anjou, inhumé à Château-Thierry, mais bien un autre jeune frère d'Henri III, ou même le jeune François, duc de Berry, fils de Louis XI.

des autres princes et des Rois. Elles en furent retirées le 19 janvier 1815 par l'ordre de S. M. Louis XVIII, placées dans un cercueil énorme, et solennellement déposées le lendemain dans un caveau particulier de la crypte. Les dépouilles des autres rois et des autres princes, réunies dans quatre cercueils, furent placées également dans le caveau de cette crypte où elles reposent encore aujourd'hui.

## CHAPITRE XXI.

### LE TRÉSOR DE LA BASILIQUE.

La salle du Trésor a été démolie au commencement de ce siècle. Assise entre le collatéral méridional de la Basilique et le pavillon qui termine de ce côté la façade de la maison conventuelle, elle communiquait avec l'une et l'autre. Un pilier unique, placé au milieu de la salle et se ramifiant au-dessus de son chapiteau, en soutenait toute la voûte. La réunion des richesses que recélait le Trésor, même après les dévastations du XVI^e siècle, était unique en France. On en trouve le détail dans les ouvrages des bénédictins dom Milet, dom Doublet, dom Félibien, et dans un manuscrit gardé aux archives. Ces incalculables magnificences ont été pillées successivement pendant les troubles de

la Ligue, pendant les guerres de la Fronde, et en 1794. On montre néanmoins encore dans la sacristie haute de la Basilique, aux jours des plus grandes solennités, des calices, des crucifix, des patènes et d'autres objets précieux : surtout, des couronnes faites à l'imitation de celle de Charlemagne, de saint Louis, du sacre de Louis XIII et de Louis XIV, ou de celles qui ont servi au couronnement de Jeanne d'Évreux ou d'Anne d'Autriche.

# TROISIÈME PARTIE.

## DESCRIPTION DE LA MAISON IMPÉRIALE DE SAINT-DENIS [1].

---

## CHAPITRE PREMIER.

### ASPECT.

L'entrée. — Les parloirs. — Souvenirs historiques. — Les fleurs remplacent les palais.

Voyez-vous ce bel édifice assis au flanc méridional de la Basilique et entouré de tant d'ombrages? Ce fut, jusqu'en 1791, le grand monastère bénédictin à peine reconstruit par ses habitants sur les assises chancelantes de celui de l'abbé Suger : aujourd'hui, c'est la maison impériale de Saint-Denis, c'est-à-dire l'institut ou-

[1] Voir pour les détails de cette partie descriptive, notre *Histoire de l'Abbaye de Saint-Denis*, en 2 volumes in-8°, éditée par M. Bray.

vert par l'État aux filles des officiers supérieurs légionnaires.

La façade de la maison impériale de Saint-Denis regarde au couchant sur la ville. Franchissons sa porte extérieure, veuve de son pont-levis, de sa herse et de ses deux fortes tours rondes; mais regrettons de n'y plus voir la statue de la sainte Vierge, placée jadis dans une niche pratiquée au front du rempart, près de la ligne des créneaux. Les bâtiments en hémicycle qui se déploient à nos côtés étaient, du temps des Religieux, à droite les magasins de l'abbaye, le parloir des étrangers et les *officines* ou quartier des arts manuels; à gauche la boulangerie et l'aumônerie; un parloir affecté aux femmes, la salle de billard des hôtes. Le premier de ces bâtiments est en ce moment les communs; l'autre réunit l'habitation du concierge et une succession de parloirs. C'est sur ce dernier emplacement, au pied même du bas-clocher, qu'existait au x^e^ siècle ce qu'on nommait alors la *court*, c'est-à-dire la maison et le jardin du roi Robert II avec sa petite chapelle dédiée à saint Cucuphas.

La porte intérieure nous a introduits dans la cour d'honneur. Ici les souvenirs se pressent. Sur le point où la Basilique jette son ombre, l'antique hôtel abbatial montrait, sombre de vétusté, son pont-levis, sa grosse tour et ses murailles crénelées. Au temps de la Fronde, la maison du Religieux Grand-Trésorier, passé en secret au parti des Princes, subissait, sur ce même sol, de la part des troupes royales, un siége dont la relation pittoresque nous est restée. A peu de distance, à main droite, se sont succédé, près du parc et dans la clôture, le palais abbatial d'Alby, les belles écuries du cardinal de Lombez, l'hôtel abbatial de Bourbon et seize autres corps de logis dont le coadjuteur Jean-Paul de Gondy, dernier commendataire dans l'abbaye, fit, durant quelques années, l'hôtel de Retz. La basse-cour de la maison s'ouvre sur une partie de l'antique emplacement de ces édifices, et les bruits et les voix qui en sortent jettent aujourd'hui dans les classes, parmi les charmes de l'étude, le charme qui tient à la ferme et à tout ce qui vient des champs. Le reste est couvert de gazons vivaces,

de corbeilles de géranium et d'héliotrope, de massifs de roses ou de lilas et de plate-bandes fleuries que chaque saison voit renouveler. Les murs noirs de la Basilique, ses clochetons pyramidaux projettent leurs ombres sévères parmi ces splendeurs du printemps ; et à droite, à l'entrée du parc, de hauts peupliers dressent leurs fronts et balancent leurs feuillages pleins de murmures.

## CHAPITRE II.

### LA FAÇADE, OU GRAND CORPS DE LOGIS DE LA RÉCEPTION.

Dortoir et salles de réunion des novices et des postulantes. — Appartement de la Surintendante. — Cabinet du Grand-Chancelier.

En entrant dans la cour d'honneur, on a devant soi la façade. C'est un vaste corps de logis déployant sur la même ligne trois grands pavillons réunis par deux longues ailes. Cet édifice, presque exclusivement affecté aux hôtes, était un souvenir affaibli de l'hôtellerie existante dans tous les anciens monastères. Son rez-de-chaussée, qu'on appelait la *Réception*, était réservé à la cour et se divisait en de grandes salles tirant leurs noms de leurs attributions respectives et des toiles qui les ornaient. C'étaient, à l'extré

mité droite et procédant de sud en nord : la salle *des Princes du sang*, celle *des Grands du royaume*, celle *du Dauphin et de la Dauphine*, et le *bureau du Cellerier ;* ensuite, entre le pérystile central et la Basilique, le salon *des Dames*, celui d'*Henri IV*, celui *de Turenne* et celui qu'on appelait *du Café*.

La salle des Princes et celle des Grands du royaume sont aujourd'hui le dortoir et l'habitation du noviciat; la salle du Dauphin et de la Dauphine est la salle des postulantes; le bureau du Religieux Cellerier est une dépendance de celui de la dame dépositaire des comestibles; la salle des Dames est devenue la salle à manger des Surintendantes, dont l'appartement, continué par celui de M. le Grand-Chancelier et plus loin par l'économat, occupe les salons d'Henri IV et de Turenne, les salons restants de la *Réception*, et enfin celui *du Café*.

## CHAPITRE III.

### ENTRESOL ET ÉTAGE SUPÉRIEUR.

Ancien dépôt des archives. — Chambres d'habitation des dames. — Salle d'inspection. — Grandes classes. — Quartier de la musique. — Bibliothèque. — Anciennes attributions de tous ces locaux.

L'entresol de ce bâtiment était, sur toute sa ligne, le dépôt des titres, des plans et de tout ce qui constituait les archives de l'abbaye, le quartier des bureaux du trésorier et d'un autre dignitaire choisi parmi les Religieux. Là, le silence était profond ; là, sur les vastes plans terriers et dans les registres des baux, des revenus et des dépenses, fonctionnaient de légers pinceaux et couraient des plumes actives. Là sont aujourd'hui les chambres des dames ; là résident,

comme autrefois, l'accoutumance de l'étude et le culte assidu des arts.

Montons maintenant au premier et unique étage par ce large et bel escalier, dont le frère Pierre Denis, un convers de cette abbaye, a confectionné, au XVIIIe siècle, les belles rampes. Il a fait aussi celle de la galerie orientale du cloître et d'autres dans le monastère, dans la Basilique et à Chelles, qui étaient réputées des chefs-d'œuvre.

La salle superposée au vestibule central dans le pavillon en saillie, s'appelait, au siècle dernier, la *salle des Grands hommes et des puissances;* c'était le musée historique de l'Abbaye. Des socles et des consoles en bois et en pierre de liais y supportaient les bustes en terre cuite et peints des couleurs naturelles, selon l'usage de ce temps, de plusieurs souverains Pontifes, d'hommes célèbres dans les sciences, les arts et les lettres, et ceux de tous les rois de France. Cette salle est aujourd'hui nommée *salle d'inspection*, en mémoire des examens dont les séances y étaient tenues il y a peu d'années. Les jeunes élèves de la maison s'y essaient à la mu-

sique : les socles ont cédé la place aux pianos, les consoles l'ont délaissée aux peintures, aux dessins et aux autres travaux d'élite qui éveillent la joie des parents et l'émulation des élèves.

Deux longues successions de salles partent en sens opposé de cette *salle d'inspection;* l'une se dirige au sud vers Paris, l'autre au nord, vers la Basilique. Celle du sud réunissait dans une partie de sa longueur en plein est, les chambres des hôtes de la plus haute distinction. L'ameublement et les tentures étaient en damas de soie de couleur différente dans chaque chambre. Leurs fenêtres, hautes et larges, s'ouvraient toutes sur les jardins et étaient, comme celles de tout le rez-de-chaussée, à doubles verrières. Leurs noms, tracés sur chaque porte, étaient : Saint-Denis, Saint-Martin, Saint-Benoît, Saint-Maur, Saint-Placide, Saint-Clément, Saint-Eugène, Saint-Romain. La salle la plus reculée est également la plus vaste; son balcon s'ouvre sur le parc à l'extrémité de l'hôtellerie, au-dessous de la couronne d'épines et du mot Pax, sculptés au dehors dans le fronton terminal. C'était celle des candidats; ils s'y appliquaient aux études sous

les yeux du Religieux qui les dirigeait, et qu'on nommait leur *père-maître.*

Ces salles ont changé d'aspect, de divisions et d'étendue : ce sont aujourd'hui les *grandes classes*, occupées par les élèves de quatorze à dix-sept ans. L'ancienne salle des candidats se développe dans le pavillon du sud, qu'elle occupe tout entier ; on l'appelle la *classe blanche*, en vue de la ceinture blanche des élèves que le même cours d'études y réunit. C'est, dans l'ordre hiérarchique, la plus haute des classes proprement dites ; il n'y a au delà de son seuil, pour les jeunes filles qui en sortent, que l'entrée presque immédiate au postulat du noviciat, ou le retour dans la famille. C'est là, du sein de cette classe tout environnée de lumière, de solitude et de jardins et d'où la vue s'étend si loin sur trois horizons presque immenses, que l'élève fixe ses yeux sur un horizon bien plus vaste encore, ou du moins bien plus inconnu ; qu'elle interroge avec élan, quelquefois peut-être avec crainte, ces promesses d'un avenir que le temps fera si sérieux ; là qu'elle conçoit bien souvent le désir de vivre toujours dans l'ombre de ce pieux

asile ; là que se nouent ces amitiés dont plusieurs demeurent si fortes, si puissantes et si vivaces, pactes du cœur où n'entrent point la communauté de carrière ou l'égalité des fortunes, ni les calculs de l'intérêt, ni d'autres prévisions lointaines que cette jeunesse candide ne pèse et ne discute pas.

Une autre salle relie, par sa position architecturale, le corps de logis de l'hôtellerie à celui des dortoirs et du réfectoire. C'était, du temps des Religieux, l'un des deux grands chauffoirs de la maison, et en même temps la salle de conférence. C'est là que les jeunes profès s'exerçaient à la controverse et à ce qu'on nommait alors les « disputes théologiques. » Les chapitres généraux s'y tenaient aussi dans les circonstances qui n'exigeaient pas l'appareil le plus solennel. Le dernier eut lieu en septembre 1789.

L'ancienne salle de la controverse est aujourd'hui l'une des classes. Rapprochement plein d'intérêt ! La jeunesse bénédictine faisait retentir de sa voix sonore les mêmes salles où les adolescentes de Saint-Denis récitent leurs

humbles leçons. Ceux-là y puisaient dans l'étude cette séve d'érudition qui devait préparer en eux tant d'œuvres savantes et glorieuses, et remplir de saintes ivresses leur retraite et leur claustration : celles-ci lui empruntent des ressources inestimables, soit pour traverser honorablement ou pour franchir, seules et fortes, une vie dénuée des joies de ce monde, soit pour se créer, au sein de ces joies si vides, une existence recueillie, des jours pleins et immaculés, et des occupations sérieuses, dignes du sourire des anges et bénies du regard de Dieu.

Il faut revenir sur nos pas. La salle d'inspection, traversée, nous donne accès dans la suite des salles nord, situées dans l'aile gauche de la façade. Nous ne voyons plus, comme nos aïeux, dans toute la longueur du corridor qui la partage, la bibliothèque de l'abbaye, regardant à l'est le préau. Son autre lisière, à l'ouest, a également perdu ses *chambres des hôtes de condition ordinaire*, formées, comme toutes celles de la maison, par des arcades parallèles et meublées uniformément en filoselle de couleur verte et feuille morte. L'enseignement de la musique et

tout le matériel qui le constitue, remplacent aujourd'hui les chambres des hôtes et la bibliothèque des Religieux. La bibliothèque de la maison est installée dans ce corridor, à l'opposite de l'ancienne, près de la salle d'inspection. Elle regarde sur la ville, et compte environ neuf mille volumes. C'est un frais et charmant local, qui invite aux studieux loisirs.

## CHAPITRE IV.

### SUR LA GALERIE NORD DU CLOÎTRE.

Petites classes. — Souvenir de la galerie des Sept-Sacrements.

Avant de quitter ce corridor et l'extrémité de cette aile, qui communiquait jadis avec la salle du Trésor et avec la nef de la Basilique, tournons notre regard à droite. Du palier où nous nous trouvons, part une succession de salles superposées à la galerie septentrionale du cloître. Exempte des modifications architecturales qui l'ont défigurée depuis, c'était autrefois la vaste galerie *des Sept-Sacrements*. Les tableaux des sept sacrements, copiés d'après le Poussin par Nicolas Loir, lui avaient fait donner

ce nom. Ces toiles, disparues pendant le pillage de la Basilique et de l'Abbaye, sont peut-être les mêmes qui, retrouvées il y a peu d'années roulées dans les combles de l'église de Saint-Germain-des-Prés à Paris, après avoir orné sa nef, sont maintenant recueillies dans le presbytère de cette église.

La galerie des Sept-Sacrements est divisée actuellement en plusieurs salles qui forment les *petites classes*. Les plus jeunes élèves de la maison y poursuivent leurs études élémentaires au bruit des graves mélodies que leur envoie l'Abbatiale par ces lancettes géminées découpées autour du chevet dont les sépare seulement la distance de quelques mètres. Des jours ménagés dans la partie haute des salles, on aperçoit les grands murs de la Basilique, les tours laissées inachevées par l'abbé Suger et les clochetons élégants sculptés aux côtés du fronton aigu du transsept : aspect sévère et grandiose auquel s'harmonisent souvent dans les longues soirées d'été, les chants des enfants de chœur qui essaient, sous les yeux de leur maître, les hymnes de la prochaine solennité.

Ces chants, à cette heure du jour, modulés dans la solitude et répercutés dans la Basilique déserte, ont un caractère angélique. La jeune enfant devenue femme, saura plus tard que les joies saintes, les encouragements d'en haut et tout ce qui guérit le cœur viennent du fond du sanctuaire, comme ces pures mélodies qui ravissaient son premier âge dans la maison de Saint-Denis.

## CHAPITRE V.

### LE CLOÎTRE.

Aspect des quatre galeries. — La procession de la Fête-Dieu. — Le réfectoire. — L'ancienne vasque monastique. — Tombeaux du cloître.

De ce point, un large escalier nous conduit au rez-de-chaussée, dans l'angle nord-ouest du cloître. Nous embrassons d'un seul regard une succession de quatorze arcades, des voûtes pleines de grandeur, beaucoup de lumière, d'espace, un préau toujours souriant. L'azur du ciel et des feuillages couronnent à l'extrémité cette perspective attrayante. C'est dans le prolongement de la galerie nord du cloître, celle même où nous nous trouvons, qu'au jour

solennel de la Fête-Dieu, est disposé, chaque année, le reposoir préparé au Saint-Sacrement. Transformées par des mains d'élite et par de gracieuses inspirations, les trois autres galeries revêtent pour ce moment, comme celle-ci, un reflet du caractère chevaleresque des anciens jours ; on n'y verra pas promener les châsses splendides des Saints, les reliquaires somptueux, les évangéliaires étincelants de pierreries ni se balancer dans les airs les encensoirs d'or : la châsse du Roi Saint-Louis n'y sera pas portée en pompe au même lieu où ce pieux roi marchait si glorieusement à la suite du Saint des Saints ; mais un goût plein de poésie change ce cloître si sévère en quatre avenues d'oriflammes aux couleurs les plus chères à la maison. Entre ces glorieux emblèmes flottent des rinceaux de verdure et des agencements de fleurs. Le reposoir est une estrade et un autel ornés de plantes et d'arbustes, dont les masses vont se confondre avec les cimes des tilleuls bercés par chaque souffle d'air dans le grand jardin des élèves. Au delà de la porte ouverte, ces groupes d'arbres centenaires forment un

bel encadrement à cette gracieuse scène. Les frémissements de leurs branches accompagnent les chants sacrés, tandis que leurs dômes touffus ressortent sur l'azur du ciel qui forme le fond du tableau. Alors on voit s'aligner près du reposoir les plus jeunes élèves de la maison, enveloppées de voiles blancs et le front couronné de bluets champêtres. Elles portent dans des corbeilles des flots de roses effeuillées dont elles sèmeront la neige devant le Très-Saint-Sacrement. Elles marchent devant le dais dans la procession de ce jour, aussi est-ce une récompense que cette charge de fleuriste : et celles à qui leur jeune âge permet d'aspirer à un tel honneur savent que le privilége de marcher, en ce jour de fête, sous l'œil immédiat de Dieu et à l'ombre de sa présence, doit être acheté par des sacrifices.

Jours fortunés! pompes chrétiennes ! havres révérés et bénis ouverts à l'enfance et à la jeunesse par une tendre prévision des épreuves qui les attendent ! vous êtes l'éden où elles s'essayent à la vie, en attendant d'y prendre rang : le Thabor où elles s'enivrent de joies célestes avant

l'heure des grands combats, et vers lequel, du sein du monde et quel qu'y soit leur horizon, se reporteront en tout temps leurs regards avec leurs regrets !

Notre halte a assez duré, il faut reprendre notre marche. Ici, nous suivrons rapidement la galerie de l'ouest et nous entrerons dans celle du sud. La vaste salle qui l'accompagne est le réfectoire. Il n'a ni la double nef, ni le rang de sveltes colonnes, ni les lancettes géminées, ni les roses, ni les magnifiques vitraux, ni le jour rêveur et voilé qui distinguaient son devancier : mais l'air et la lumière y circulent à pleines ondes par douze grandes croisées cintrées, autrefois à doubles verrières. Les murs y rappellent, par leur épaisseur, ceux des antiques abbayes, ou de ces châteaux d'autrefois, où l'embrasure des fenêtres est un poétique réduit avec deux bancs de pierre nue, et d'où l'œil s'égare sans fin sur des lointains resplendissants et de solitaires vallées. Cette salle n'a pas changé de destination, mais elle a perdu son élégant lambris sculpté et les seize grandes toiles de Restout et de Godefroy qui la décoraient. Le portrait de

Napoléon Ier, qu'on y voit actuellement, est de Revoil, d'après Gérard.

C'est dans un renfoncement, autrefois fermé d'une grille, sur le palier même qui sépare le réfectoire de la chapelle, qu'était placé le grand lavabo monolythe antérieur au XIIIe siècle, dont on voit maintenant la vasque dans la cour du palais des Beaux-Arts, à Paris. La vasque en bronze, plus petite, qui en formait le couronnement, les statuettes d'animaux éparpillés dans les deux vasques et le grand plateau qui formait la base de cet ensemble, ont été enlevés et fondus en 1794. L'antiquité de ce qui reste, les têtes frustes d'hommes, de femmes et d'animaux qui l'entourent, et les noms problématiques tracés au bas, en font un des plus curieux monuments de cet ordre qui soient en France.

Plus de cinquante sépultures ont été creusées dans l'intervalle de vingt-trois ans, sous la galerie est du cloître, et les Religieux qui y dorment excellèrent dans l'exercice des arts utiles ou furent des érudits d'un ordre élevé. Les tombes de plusieurs prieurs en activité ou sortis de charge sont réunies à quelques pas de là, sous le dal-

lage de la galerie septentrionale. Une belle et haute statue de la sainte Vierge, sculptée et posée par Séruque, commande le point de jonction des deux galeries et abrite la sépulture de dom Boudier, surnommé le *père des pauvres*, une âme d'élite, un savant ignoré, un saint. C'est au pied de sa haute niche et autour de la pierre sépulcrale de dom Boudier, que les quatre plus jeunes classes, exclues par une sage sollicitude de l'exercice du soir fait dans la chapelle, viennent s'agenouiller en cercle, aux crépuscules de l'été, pour faire leur courte prière : c'est là qu'elles viennent, dans les matinées de l'hiver, épeler en se jouant les mots *Monstra te esse matrem*, gravés à portée de leurs yeux au pied même de la statue, et nouer leurs rondes joyeuses, car les galeries de ce cloître ne leur ont point révélé leurs secrets funèbres ni ouvert les pages de leur passé.

## CHAPITRE VI.

### CORPS DE LOGIS DE L'EST.

Ateliers de dessin. — Chapelle.

Le grand corps de logis qui accompagne le cloître, à l'est, comptait deux magnifiques salles : à l'extrémité la plus rapprochée de la Basilique, la *salle capitulaire*, que les Religieux délaissaient dans les réceptions solennelles à l'état-major de la maison du Roi, et le long du cloître, à sa suite, le *salon de Sa Majesté*. La ligne se continue vers le sud par un grand et beau vestibule : au delà, par la *salle des Gardes-du-Corps du Roi* : au delà encore et enfin, par le vaste pavillon qu'on appelait en même temps *le Salon de Penthièvre*, celui de *Toulouse*, le *salon*

*des Princes légitimés.* Tout cela était meublé et orné avec opulence. Partout, des portières de damas blanc retombaient de la voûte sur le dallage, et chaque panneau était meublé de grandes toiles représentant les membres de la famille royale, les princes et les princesses du sang.

La salle capitulaire est aujourd'hui l'atelier de dessin, consacré à l'étude de la tête, de l'académie, du portrait. Celle *du Roi* est l'atelier du dessin et de la peinture du paysage et des fleurs. La chapelle de la maison est assise dans la *salle des Gardes*, où, pendant les quarante jours de dépôt qui précédaient les obsèques du Roi, était dressé et honoré avec un grand cérémonial le cercueil simulé du prince.

Au delà de l'extrémité de la chapelle, s'ouvre ce qui fut la *salle des Princes légitimés,* dont une moitié est sacrifiée pour agrandir le sanctuaire. Ce qui reste de cette salle, autrefois aussi somptueuse et aussi ornée que les autres, réunit la sacristie et les autres dépendances de la chapelle. Celle-ci possède deux anges adorateurs et une statue de la sainte Vierge, donnés par M^me^ la duchesse de Berry, une *Pitié* de Pradier.

plusieurs toiles, les unes prêtées par le Louvre, les autres sorties du pinceau des Dames de la maison.

La chapelle a été consacrée, en 1828, sous l'invocation de la sainte Vierge, de saint Denis et de tous les saints. L'ordre parfait et inviolable établi dans le cérémonial et les harmonies attachées au voisinage des jardins, sous un ciel ouvert et immense parmi tous les bruits et tous les murmures de la campagne, impriment un charme profond aux pompes religieuses qui s'y succèdent.

Le jour de la première communion est l'une des fêtes les plus brillantes de la chapelle; toute la maison s'y prépare par huit jours de recueillement et d'une sorte de solitude méditative : toute entière, au jour solennel, elle renouvelle le grand acte accompli par les premières-communiantes, avec un ordre et dans un recueillement qui n'ont leur pareil qu'au fond des retraites cloîtrées. Dans cette heure de paix céleste tous les fronts sont transfigurés, un reflet de la joie du ciel revêt d'une beauté sérieuse la mobilité des traits de l'adolescence et prête à toutes

les physionomies un rayonnement surhumain. Le soir de ce jour, le plus solennel de leur vie chrétienne, les jeunes premières-communiantes, couvertes de longs voiles et portant dans leur main un cierge allumé, vont, après avoir prononcé la rénovation des vœux du baptême aux pieds du très-saint Sacrement, se consacrer à la Souveraine du monde devant sa glorieuse image qui protége depuis un siècle l'ancien cloître bénédictin. Vous l'avez entendue, Marie, cette irrévocable promesse : souvenez-vous-en à jamais, pour vous montrer toujours la mère de celles qui l'ont prononcée ! Vous la recueilliez tous les ans, au retour de ce jour auguste, lorsque, arrêtée au milieu d'elles à la tombée d'un soir d'été, aux lueurs tremblantes des cierges, aux parfums des fleurs du préau montant par toutes les arcades, nous écoutions, le cœur ému, la voix grave du missionnaire exaltant vos grandeurs divines, racontant vos miséricordes, invoquant votre patronage sur ce nombreux essaim d'enfants dévouées à votre service. Du fond de cette grande scène de contemplation recueillie et de douce sérénité, entendant mugir

au dehors le déchaînement des tempêtes, nous nous écriions avec le saint missionnaire, « ô Marie, soyez leur étoile ! »

## CHAPITRE VII.

### LE PRÉAU.

La croix de mission du préau, plantée en 1816, à la suite d'une retraite prêchée par M. l'abbé Rauzan, remplace la croix monumentale de pierre qui a reçu pendant plusieurs siècles les hommages des Religieux.

Après la bataille de Saint-Denis, en 1567, cinquante tombeaux furent creusés sous ces verdures pour autant de seigneurs et de gentilshommes attachés au parti des princes, tandis que les corps de trois chefs, le vidame d'Amiens et les comtes de Sceaux et de Suse, étaient inhumés sous les dalles de la salle capitulaire.

Juxtaposée à la galerie orientale de l'ancien cloître et empiétant dans le préau, la chapelle

de Saint-Clément lui versait une ombre éternelle. Il ne reste plus de vestiges de ce vénérable édifice sur le sol où il fut assis; des bordures de fleurs diverses et un pavage de ce siècle couvrent seuls l'emplacement où on retrouverait sans doute ses fondations pour peu qu'on voulût y creuser. Les hautes arcardes du cloître, alignées devant la dernière salle capitulaire qu'on nomme aujourd'hui *le Dessin*, projettent leurs ombres sévères sur les nappes de verdure qui remplacent les dalles du sanctuaire. Que de fronts se sont jadis inclinés, combien ont monté de prières et que de pompes magnifiques ont rayonné dans ce lieu même que la solitude envahit et où les souffles printaniers font pencher les tiges des herbes! Cependant rien de dissipé n'y contraste péniblement avec les souvenirs antiques. Le caractère du préau, malgré sa verdure et ses fleurs, est plein d'une mélancolie naturelle; la doit-il aux consécrations qui jadis et à tant de titres ont été versées sur ce sol? Et pourtant, peu savent encore tout ce que recèle ce lieu de souvenirs pleins de grandeur, de bénédictions et de tombes. A peine si la jeune

élève, en se jouant sur ce dallage qui, dans cette galerie seule, couvre cinquante-un sépulcres, jette en courant sur le préau son regard joyeux et distrait ; et tout au plus une Novice, plongée derrière le vitrage dans une rêverie sans but, parcourt de l'œil ce champ muet et ces plate-bandes fleuries, dont les antécédents lui sont inconnus.

## CHAPITRE VIII.

### LES DORTOIRS.

Deux magnifiques galeries règnent l'une au-dessus du réfectoire en couronnant la grande ligne de la façade du midi, l'autre au-dessus du vaste ensemble des salles de dessin et de la chapelle. Ce sont les dortoirs, divisés dans toute leur longueur par deux rangs d'arcades qui jadis les subdivisaient en cellules, laissant une large nef intermédiaire sans aucune subdivision. Les cellules ont disparu. On est saisi d'admiration sur le seuil de ces galeries, dont l'élévation, l'étendue et les longues files d'arceaux offrent un ensemble plein d'harmonie et du plus gracieux effet.

## CHAPITRE IX.

### LA PHARMACIE. — L'INFIRMERIE DES DAMES. — LA COUR DE LA MADELAINE.

Une grande aile à deux étages, reliée à l'angle nord-est du cloître, projette sa ligne vers l'est, dans la direction de Dugny. Toute la disposition du rez-de-chaussée nous révélera une pharmacie parfaitement ordonnancée, avec son laboratoire, son salon de consultation, ses salles de bain et ses dépendances.

Accédons au premier étage. C'est l'infirmerie spécialement affectée aux Dames et à tous les services de la maison. Montons encore : nous trouverons la lingerie, la roberie et les ateliers de couture où l'on exerce les élèves à tous les utiles ouvrages des mains. Les anciens généraux

de l'ordre, les Prieurs triennaux sortis de leur charge, les Religieux chargés d'années, les languissants et les malades trouvaient dans ce corps de logis l'adoucissement de la règle, le solitude et le repos.

Sous les fenêtres de cette aile, au nord, se déploie la cour des Valois et aussi la petite cour de la Madelaine, ainsi nommée d'une antique et petite église qui touchait à l'un de ses angles. Là et au delà des murs actuels s'étendaient, avant la réforme de 1633, l'hôtel seigneurial du Grand-Priorat avec la galerie couverte par laquelle il communiquait à la Basilique. Il n'y en reste plus de traces; placé entre l'ancien et le nouveau cimetière de la maison, ce lieu est le quartier le plus silencieux de ses dépendances. Il n'a d'autres bruits que celui du vent dans les arbres qui s'y balancent et du Crould qui y précipite ses eaux dans un coin obscur, après avoir baigné, à quelques mètres plus à l'est, la marge du jardin botanique.

## CHAPITRE X.

### L'INFIRMERIE DES ÉLÈVES.

Souvenirs de l'ancienne chapelle de Sainte-Catherine et du dernier *Scriptorium* des Bénédictins.

Disgracieusement relié à l'extrémité de cette aile par un corridor tortueux, un autre édifice coudé s'enfonce à l'est dans les jardins. Son rez-de-chaussée réunit la salle où les élèves s'exercent à la gymnastique et l'atelier affecté depuis quelques années à la peinture sur porcelaine. Ses deux étages supérieurs sont l'infirmerie des élèves, l'une des mieux organisées qui existent en France.

Blanchie à la façon moderne, surhaussée d'un nouvel étage pour lequel on a dû détruire une magnifique charpente en tiers-point, cette infir-

merie des élèves remonte, au moins par ses assises, à l'an 1324 où l'abbé Gilles de Pontoise la construisait dans les jardins, y établissant au rez-de-chaussée le *mortuaire*, c'est-à-dire le lavoir des morts que possédait toute abbaye, et la chapelle de Sainte-Catherine, cette belle et jeune patronne des travaux de l'intelligence. L'étage unique et supérieur, exempt des divisions actuelles, possédait une bibliothèque sans prix et ce *scriptorium* célèbre, imitation trop affaiblie de celui où s'élaboraient autrefois ces enluminures qui étonnent aujourd'hui nos yeux, ces œuvres d'érudition et de mysticisme qui étonnent notre intelligence, et ces patientes transcriptions qui nous ont conservé les auteurs classiques. Du haut de ces fenêtres, aujourd'hui neuves et carrées, la vue plane sur de magnifiques ombrages; elle atteint jusqu'à Romainville, Beaubigny, Notre-Dame d'Aubervilliers, La Courneuve, Dugny et Stains. Les Bénédictins d'autrefois embrassaient du même regard au delà des murs de leur parc le pré Frammoisin nommé dans les chartes de Charles le Chauve [1],

[1] *Pratum formosum.*

la Tournelle de Saint-Louis, l'église de Saint-Rémy et son paisible champ des morts, les églises de Saint-Paul, de la Madelaine, des Trois-Patrons, les bois et le palais abbatial de Merville et l'immense champ du Landit.

L'étendue de cet édifice a permis d'en diviser chaque étage en quatre très-grandes pièces. Un caractère recueilli distingue toutes ces salles. Dans le mur terminal de celle du fond, cinq charmantes lancettes ogivales, débris du luxe architectural d'autrefois et belles malgré le vernis et le badigeon qui en déforment la découpure, gardent leurs triples colonnettes couronnées de légers feuillages; elles versent à cette salle, ornée de l'autel et de la gracieuse statue de la Sainte-Vierge, une lumière vaporeuse et les murmures confondus d'un épais rideau de peupliers et des eaux courantes du Crould.

## CHAPITRE XI.

### LE PARC.

Le parc. — Son ancien vivier. — La *Porte-Rouge*. — La Tournelle de Saint-Louis. — Aspect actuel. — Le champ de repos.

Le parc de la maison impériale de Saint-Denis ombrage une vaste étendue et se déploie principalement à l'est et au sud de l'ensemble des bâtiments sur une surface de quatre-vingts arpents au moins. De hauts remparts et des fossés le découpaient autrefois en plusieurs parties, bien que ses lisières extrêmes n'aient pas été toujours entourées de murs.

Le parc a gardé longtemps les traces d'un magnifique vivier fort poissonneux qui était tracé de sud en nord, et de plusieurs belles pièces

d'eau, dont la trace resta visible jusqu'en 1821. Sa partie sud recèle encore à quelques mètres sous le sol un escalier et les substructions des voûtes d'un bras de rivière qui baigna sur ce même point dans l'enceinte de la clôture la maison du Religieux Grand-Chantre, l'un des plus puissants dignitaires de l'abbaye et toujours l'un des plus savants d'entre ses profès.

La porte *du pont*, nommée aussi la *porte rouge*, percée dans le mur du parc à l'ouest, autrefois défendue par deux fortes tours mais entièrement démolie et condamnée depuis longtemps, a été plusieurs fois assiégée pendant les troubles de la Fronde. Les débris de deux contreforts marquent la place où elle fut. Ce lieu est humide et masqué par des massifs de verdure.

L'angle nord-ouest du parc était encore défendu, dans le cours du XVII^e siècle, par la Tournelle de Saint-Louis, adhérente à son haut rempart et assise sur le sol d'un fief adjacent, appelé de son nom « fief de la Tournelle de Saint-Louis, » et par abréviation « fief de la Tournelle. » C'était une tour de défense dont les vestiges se sont peu à peu effacés. Le parc posséda

aussi dans sa partie sud-est la petite église de Saint-Jacques de Vauboulon, qui servait jadis aux colons et aux attachés séculiers et internes du monastère. Le tracé du parc enclavait enfin, vers le nord-ouest, avant 1633, le jardin et la maison seigneuriale du Grand-Prieur.

Désolé et déboisé en 1795 et dans les années qui suivirent, privé de culture et livré à la submersion des cours d'eau désencaissés sur tous ses points, incomplétement remis en rapport en 1814, le parc doit la renaissance de sa parure aux soins de Mme la baronne de Bourgoing, l'une des Surintendantes de la maison, et aux pépinières royales qui ont fourni la presque totalité des arbres et des plantations pendant une suite d'années. Le parc a ses champs en valeur, son potager, ses jardins anglais, ses fourrés d'arbustes à fleurs, ses pelouses et ses quinconces, ses hauts massifs de marronniers qui rappellent les ombres seigneuriales de ceux que les convulsions du XVIe siècle ont détruits.

Un double rideau de peupliers serpente parmi les massifs groupés dans la partie sud-est, sur l'emplacement des anciens prés de Saint-Jacques

et de la petite église de Saint-Jacques-de-Vauboulon.

Entre ce quartier des pelouses et le lit sinueux du Crould, se déroule un vaste champ encadré par un rideau de peupliers, planté sur la marge de la rivière et par d'autres murs de verdure. On voit au fond de ce tableau surgir le comble élevé de la Basilique, confondu, à cette distance, avec la masse de ses tours. La lisière qui borde la rive opposée du Crould, dessinée et plantée en partie en jardin anglais, forme le jardin réservé de madame la Surintendante.

Ne quittons pas ce côté du parc sans donner un regard au champ de repos dont ce petit mur le sépare. Il appartient à la maison et est spécial à ses habitantes. Son sol est couvert au printemps d'un riant tapis de violettes et de pervenches bocagères. L'ancienne porte Saint-Remy fermait, au delà de son mur, sur la rue qui porte ce nom, le rempart qui entourait la ville et qui la séparait d'avec le faubourg. C'est ici que les souvenirs surabondent pour tout ce qui a vu le passé de la maison de Saint-Denis.

Combien de patries différentes ont peuplé ce champ de la mort! Toutes les contrées de la France, le sol lointain de la Syrie, l'Espagne, la Grande-Bretagne, la Corse, les États-Unis y comptent des représentantes; il y a là des noms glorieux, des noms modestes mais aimés, et ces noms rappellent, pour la plupart, des vies véritablement angéliques. Beaucoup d'entre les jeunes filles dont il recèle la dépouille furent remarquables par des grâces peu ordinaires. Un plus grand nombre étaient douées d'avantages bien préférables, et furent parmi leurs familles les objets d'une tendre prédilection; quelques autres, favorisées de tous ces dons à la fois et appelées par leur naissance à des positions privilégiées, semblaient ne pouvoir se bercer de rêves trop fascinateurs et d'espérances trop brillantes; mais, malgré tant de liens vivaces, malgré cet éblouissement, toutes ont quitté cette vie et fait leurs adieux à la terre avec la sérénité des élus, l'élan et la ferveur des anges. Elles sont tombées dans la mort, calmes encore et souriantes, prêtes à présenter à Dieu les pleurs qui coulaient autour d'elles

et la joie confiante de l'innocence et de la foi.

Un salut et une prière à tout ce qui dort sous ces tombes !

Au sortir du champ de repos, une large avenue de frênes nous ramènera au centre du parc, en longeant la ligne des murs d'un emplacement découvert qui fut, du temps des Religieux, l'un des jardins monastiques de l'Abbaye. C'est aujourd'hui le lieu habituel des récréations des élèves ; on l'appelle *la Promenade*, et c'est par un repos sous ces beaux ombrages que nous terminerons la nôtre dans ces jardins de Saint-Denis.

## CHAPITRE XII.

### LA PROMENADE DES ÉLÈVES.

La promenade des élèves, tapissée de vastes pelouses et ombragée de belles avenues de tilleuls, est un démembrement du parc. Des remparts crénelés, flanqués de fortes tours à leurs angles et hérissés d'échauguettes d'espace en espace, défendaient jadis cet emplacement contre l'agression.

Vers le milieu de ces pelouses, furent construites en 1324, par l'abbé Gilles de Pontoise, les grandes infirmeries qui retinrent longtemps son nom, et auxquelles se superposa, en 1557, l'hôtel abbatial de Lorraine, pour les envahir bientôt en totalité et en effacer presque tout souvenir de leur constructeur. La chapelle de

Lorraine s'emboîtait dans le flanc oriental de cet édifice et se dirigeait de l'ouest à l'est vers le clocher de La Courneuve. L'hôtel de Lorraine, abandonné avec le temps, tomba, en 1701, sous le marteau de l'architecte Robert de Cotte.

Pendant les guerres de la Fronde, le sol de ce jardin claustral, qui s'appelait *la Platerie*, gémit sous les bottes éperonnées des généraux des deux partis.

Au XVIII^e siècle, cet emplacement portait le nom de *Jardin paré ;* ses murailles n'existaient plus ; une pente gazonnée l'unissait, du côté du sud, aux riches pépiniaires du parc, et ses magnifiques avenues d'ifs et de tilleuls se prolongeaient à l'orient jusqu'à ses dernières limites. Des massifs de fleurs, soignés avec une extrême recherche, dessinaient sur ce sol paisible, d'un côté, l'écusson colossal de France, de l'autre, celui de l'Abbaye, c'est-à-dire le mot *Pax* surmontant les trois saints clous de la Passion, et lui-même surmonté d'une fleur de lis ; l'encadrement était une couronne d'épines. Enfin des arbustes de serre tapissaient à droite et à

gauche cette façade orientale dans tout son développement.

Aujourd'hui de belles verdures, une solitude interrompue seulement à des heures fixes par le flot bruyant des élèves, et un silence saisissant hors le temps des récréations, remplacent ce passé détruit. Le vaste emplacement sablé où s'alignaient les fleurs de serre attend en vain, sous la façade qu'embaumait jadis leur parfum, cette parure recherchée que lui rendait chaque printemps.

Tel est le jardin des élèves. Là se nouent les rondes bruyantes qui empourprent d'un vif incarnat les joues des plus jeunes enfants. Là volent, se croisent, se heurtent, des atalantes qui n'ont ni fruits d'or à voir à leurs pieds, ni servants à vaincre à la course. Là se goûtent une liberté achetée au prix du travail, et ces loisirs de l'amitié où s'épanouissent les âmes. Là, les amies adolescentes, en foulant les vertes allées, se confient leur passé d'un jour, leurs peines ou leurs joies naïves, et cherchent à tourner ensemble les feuillets du livre de l'avenir. Là, souvent, du milieu du monde où elle est main-

tenant épouse, où peut-être elle est déjà mère, ou du fond de la solitude où elle s'est vouée à Dieu, l'élève tourne son regard tout chargé de pensées sérieuses : là, elle revient en esprit pour retrouver ses joies sereines et pour remonter flot à flot le doux fleuve de son passé. Peut-être aussi cherchera-t-elle dans les pages que nous traçons, les lignes où sont consignés quelques-uns des caractères physionomiques de la maison de Saint-Denis, et sera-t-elle satisfaite de les y trouver rassemblés.

Visiteur, fatigué peut-être de cette longue promenade, asseyez-vous sous ces tilleuls, et laissez-nous vous demander si notre excursion dans ce domaine d'un passé plein de mouvement et d'un présent plein de promesses, a trompé votre attente ou votre intérêt. Plus tard, vous rappelant ce grand cloître et résumant vos impressions, ne serez-vous pas tenté de répéter après nous :

Heureux qui dans ces murs en paix coule sa vie !
Là, les saintes vertus qui font taire l'envie,
L'oubli des vains plaisirs, le doux culte des arts,
Le mérite modeste et qui fuit les regards :

Là, le bonheur parfait, s'il en est sur la terre,
L'aimable piété, grave sans être austère,
Le travail assidu qui remplit tous les jours,
La bonté qu'on révère et qui charme toujours.
Aussi, quand l'heure vient de quitter cette enceinte
L'élève en gémissant franchit sa porte sainte,
Comme du seuil natal s'arrache de ce port
Et vogue en soupirant, l'œil tourné vers le bord.
Aussi, soit que bientôt sa nef aventureuse
Aille aborder au loin sur quelque plage heureuse,
Soit que jouet des flots, elle aille sans nocher
Seule, après bien des jours, périr sur le rocher,
Toujours, son cœur fidèle, avec reconnaissance
Se reporte à ce cloître où coula son enfance :
Un songe bienfaiteur lui rend en son sommeil
La cloche dont la voix hâtait son doux réveil,
Le préau verdoyant, la haute basilique,
De la Reine du ciel le simulacre antique
Près duquel l'appelaient, aux jours de l'âge heureux,
La ronde interminable et les folâtres jeux ;
Et le bois de tilleuls, dont le riant feuillage
Longtemps à ses loisirs prêta son doux ombrage,
Et l'autel tutélaire, et l'auguste et saint lieu
Où son âme a goûté la douce paix et Dieu.

. . . . . .

Jeune essaim dispersé ! combien, depuis, peut-être,
Ont vu, sur leur chemin, pâlir et disparaître
Les fleurs qu'elles foulaient d'un pas libre et joyeux !

Combien ont dit en pleurs : « Séjour semblable aux cieux
Où j'ai connu la foi, la vie et la lumière,
Heureux qui de son front peut presser ta poussière !

FIN.

# TABLE DES CHAPITRES.

Aux visiteurs de la Basilique. . . . . 1

## PREMIÈRE PARTIE.

**Notice historique sur la Basilique et sur l'Abbaye.**

### CHAPITRE I.

Des quatre premières constructions sur le tombeau de saint Denis. — Catulle. — Sainte Geneviève. — Basilique de Dagobert. — Fondation de l'Abbaye. — Le cloître et la Basilique fortifiés. — L'église de l'abbé Fulrad. . . . . 5

### CHAPITRE II.

Première période des abbés commendataires dans l'Abbaye, et cinquième batiment construit sur le tombeau des martyrs.—Les Commendes. — Réforme de saint Odilon. — L'abbé Suger. — Classement des tombeaux des Rois sous le règne de saint Louis. — *Studium* et *Scriptorium*. — L'infirmerie de l'abbé Gilles de Pontoise. — Fortification de la Basilique et du Monastère. — Abbés guerriers. — Palais abbatiaux. — Les cours d'eaux . . . . . 14

CHAPITRE III.

Seconde période des abbés commendataires dans l'Abbaye. — Rétablissement des Commendes. — Réforme de saint Maur. — Démolition de l'Abbaye. — Construction de l'édifice actuel. — Expulsion et sécularisation des Bénédictins. — Nouvelles attributions de la Basilique et du cloître . . . . . 24
Catalogue des Abbés de Saint-Denis en France. 35

---

# DEUXIÈME PARTIE.

**Description de la Basilique.**

CHAPITRE I.

L'aspect, l'ensemble, la façade . . . . . 39

CHAPITRE II.

Portail de l'ouest. — Baie centrale. — Les vantaux. — Pilier symbolique. — Parabole des dix vierges. — Tympan et voussure. — Thèmes du Jugement dernier et des vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse . . . 42

CHAPITRE III.

Suite du portail de l'ouest. — Baie du sud sous le bas clocher. — Le tympan. Martyre de saint Denis. — Les pieds-droits. Travaux des douze mois de l'année. 50

CHAPITRE IV.

Suite du portail de l'ouest. — Baie du nord ou de Dagobert sous le haut clocher. — Le tympan. — Les vantaux . . . . . 5

CHAPITRE V.

Pourtour extérieur de la Basilique. — Ancien cimetière des séculiers. — Chapelle des Valois. — Cimetière de la Glacière. — Inhumation des Religieux pendant le XVIIIe siècle. — Sépultures profanatrices des cendres arrachées aux tombeaux de la Basilique. — Flanc septentrional de cet édifice.— Ornementation. — Portail de la croisée du transsept (nord). — Le chevet. — Portail mutilé de la croisée du midi. — Aspect général de l'intérieur de la Basilique. . . . . 55

CHAPITRE VI

Les parties de la Basilique. — La nef. . . . . 64

CHAPITRE VII.

Dans la nef. — Première partie de l'ancien chœur. 66

CHAPITRE VIII.

Dans la nef (*suite*). — Seconde partie de l'ancien chœur. . . . . 73

CHAPITRE IX.

Extrémité supérieure de la nef. — Troisième partie de l'ancien chœur . . . . . 76

CHAPITRE X.

Le Chevet. . . . . 79

CHAPITRE XI.

Les Chapelles . . . . . 83

CHAPITRE XII.

Chapelles du collatéral méridional. . . . . 84

CHAPITRE XIII.

Chapelles du chevet. . . . . 91

CHAPITRE XIV.

Chapelles du collatéral septentrional. . . . . 97

CHAPITRE XV.

Croisée du transsept . . . . . 108

CHAPITRE XVI.

Un dernier mot sur les Monuments funéraires . . 113

CHAPITRE XVII.

La Crypte . . . . . 116

CHAPITRE XVIII.

Caveau royal ou des Bourbons . . . . . 119

CHAPITRE XIX.

Crypte destinée a la dynastie Napoléonienne . . 125

CHAPITRE XX.

Chapelle sépulcrale des Valois . . . . . 126

CHAPITRE XXI.

Le Trésor de la Basilique . . . . . 130

# TROISIÈME PARTIE.

## Description de la Maison impériale de Saint-Denis.

### CHAPITRE I.

Emplacement et aspect. — Communs et parloirs. — Souvenirs historiques. — Les fleurs remplacent les palais. . . . . 133

### CHAPITRE II.

La façade, ou grand corps de logis de la Réception. — Appartement de la Surintendante. — Cabinet du Grand-Chancelier. — Dortoir et salles de réunion des Novices et des Postulantes. . . . . 137

### CHAPITRE III.

Entresol, étage supérieur. — Anciennes archives. — Chambres d'habitation des Dames. — Salle d'inspection. — Grandes classes. — Quartier de la musique. — Bibliothèque. — Anciennes attributions de tous ces locaux. . . . . 139

### CHAPITRE IV.

Sur la galerie nord du cloître. — Petites classes. — Souvenir de la galerie des *Sept-Sacrements*. . . . 146

### CHAPITRE V.

Le Cloître. — Aspect des quatre galeries. — Procession de la Fête-Dieu. — Le Réfectoire. — L'ancienne vasque monastique. — Tombeaux du cloître. . . . . 149

CHAPITRE VI.

Corps de logis de l'est. — Ateliers de dessin. — Chapelle. . . . . 155

CHAPITRE VII.

Le préau. . . . . 160

CHAPITRE VIII.

Les dortoirs. . . . . 163

CHAPITRE IX.

La pharmacie. — L'infirmerie des dames. — La cour de la Madelaine. . . . . 164

CHAPITRE X.

L'infirmerie des élèves. . . . . 166

CHAPITRE XI.

Le parc. — Son ancien vivier. — La Porte-Rouge. — La tournelle de saint Louis. — Aspect actuel. — Le Champ de repos. . . . . 169

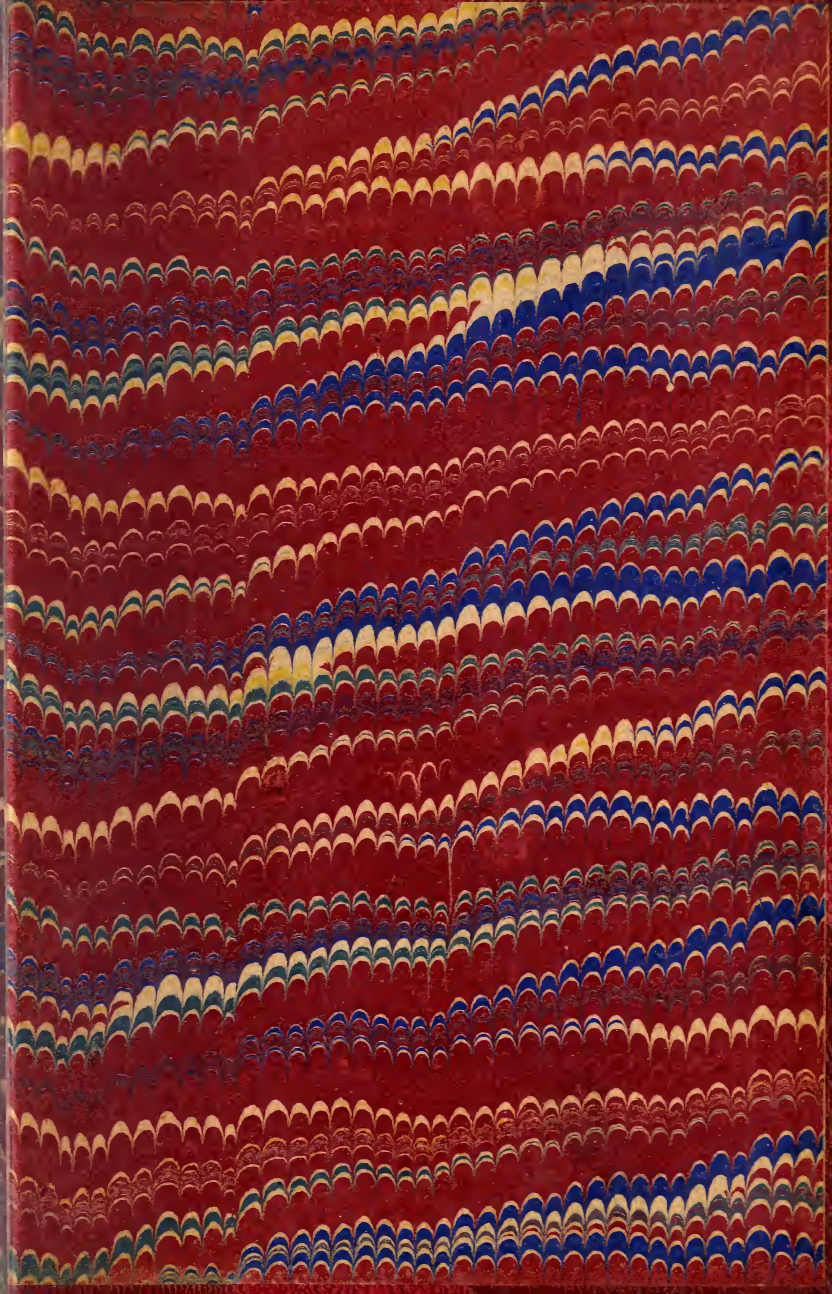
CHAPITRE XII.

La promenade des élèves. . . . . 175

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

---

Saint-Denis. — Typographie de A. Moulin.



LIBRARY OF CONGRESS
0 020 517 372 9